

Notes sur les mouvements



Issue #3

The Choreography of Labour

This third and final issue of "Notes sur les mouvements" focuses on the moment when someone is learning a job, a moment that is not yet about a real work but one that prepares for a future work. It is both a fictional situation, where the future workplace is simulated as closely as possible with the teacher or instructor playing the role of supervisor, and at the same time it is also a real situation with a knowledge and power divide between teacher and apprentices. In this moment of learning, the work movements and procedures are not yet fluid, and explanations verbalise the work processes, making the various required skills visible. Moreover, the simulation in education requires the teachers as well as the students or trainees to take on their designated functional roles, which may differ or conflict with their individual perspectives. Functioning in this framework of power relations is something that we learn very early on in school; different behaviour patterns, such as the class clown, the shy kid or the smart aleck, are formed and will immediately be replicated in a similar learning situation later in the career. In addition to teaching as a fictional moment and the artificial role that everyone must assume, simulation as a method of learning is also often used, for example in the form of role play, to illustrate social norms and forms of etiquette or to discover one's own desires, expectations, capabilities and limits.

In preparation for the last performance, "The Choreography of Labour #4", different forms of physical, social, emotional and psychological training were discussed and practiced with instructors from various fields and with vocational school pupils in a number of workshops. This collective work effort by the group, which at times seemed like a choreographed movement of an abstract labour force, became a staged, fictional laboratory for the performance at Les Laboratoires d'Aubervilliers. Filmed material from real training environments, transcripts of conversations as well as staged educational methods from and with the participants of the workshops were presented in this last event to show some of the socio-economic structures that define today's labour relations. Several texts taken from this performance are now published here in "Notes sur les mouvements #3".

Romana Schmalisch and Robert Schlicht have worked in several sessions with a class from the Lycée Jean-Pierre Timbaud in Aubervilliers, a vocational school: in the first phase, they discussed with the class 2C issues of expectations, perspectives, limitations in their lives, in particular regarding the world of work, as well as more general concepts of vocation, labour, money and social constraints and rules. Their reflections are also published in this journal. In a second workshop, they continued and expanded the discussion on the rules that the students have to face every day, be it at school, at home, in their future

workplaces, etc., and then asked the students to create a rap song on this general theme, which was turned into a music video, including scenes of breaking certain rules filmed in their school.

In her text, "At last we'll be able to!", Farida Gillot, teacher at the Lycée Jean-Pierre Timbaud and a participant in the workshops, questions her own role and how it is possible to take a "sidestep" in order to create the possibility of other learning conditions beyond the traditional teacher-student relationship.

Robert Schlicht traces "The movement of money", delineating the political economy of fiat money and its implications for issues of wage and labour.

This last issue of the journal "Notes sur les mouvements", which has accompanied and documented the research process of "The Choreography of Labour", also marks the end of this project in its current form. It will be continued as a documentary/fictional film project collaboratively created by Romana Schmalisch and Robert Schlicht.

Romana Schmalisch is a Berlin-based artist and filmmaker. She develops different film projects at the interface of theory and film, investigating cinematic representations as well as the representation of historical processes and social structures. She frequently collaborates with Robert Schlicht. In 2013 and 2014, Romana Schmalisch is a resident artist at Les Laboratoires d'Aubervilliers, working on the long-term research project "The Choreography of Labour".





La Chorégraphie du travail

Ce troisième et dernier numéro de «Notes sur les mouvements» s'attache à relater un moment particulier : celui de l'apprentissage d'un métier. C'est une période non professionnelle mais qui y prépare. Il s'agit à la fois d'une situation fictive dans laquelle le futur lieu de travail est simulé le plus fidèlement possible, et ce, avec l'aide de l'enseignant ou formateur, jouant alors le rôle du superviseur, et une situation bien réelle où Savoir et Pouvoir divisent enseignants et apprentis. Durant cette période, les mouvements et procédures ne sont pas encore fluides, et des indications verbales permettent alors de visualiser les différentes aptitudes requises. La simulation comme méthode d'apprentissage suppose, autant de la part des enseignants, des étudiants, que des stagiaires, d'assumer des rôles fictifs imposés qui diffèrent ou s'opposent aux perspectives individuelles.

Fonctionnant dans ce cadre, les relations de pouvoir s'imposent dès les débuts de la scolarité. Différentes figures comportementales émergent, comme le clown de la classe, le timide ou le petit malin et se reproduiront plus tard, lors de situations d'apprentissage similaires, pendant leur carrière. En plus d'enseigner des moments fictifs et des rôles artificiels auxquels chacun devra répondre, la simulation comme méthode d'apprentissage est souvent utilisée, par exemple sous forme d'un jeu de rôle, pour illustrer certaines normes sociales ou pour révéler à l'apprenti ses propres désirs, attentes, capacités ou limites.

En préparation de la dernière performance « La Chorégraphie du travail #4 », différentes formes de formation physique, sociale, émotionnelle et psychologiques ont été discutées et mises en pratique lors de plusieurs

workshops avec des formateurs de domaines variés, ainsi qu'avec des élèves issus de formations professionnelles.

Cet échange collectif, de et par le groupe, qui pouvait parfois s'apparenter au mouvement chorégraphie d'une main-d'œuvre abstraite, est devenu un laboratoire fictif, mis en scène dans une performance aux Laboratoires d'Aubervilliers. Le matériel vidéo recueilli lors de formations réelles, les retranscriptions de conversations ainsi que les méthodes d'enseignement reproduites par et avec les participants aux ateliers ont en effet été présentés lors de ce dernier événement public afin de dévoiler les structures socio-économiques qui organisent aujourd'hui les relations au travail. Ainsi, différents textes tirés de la performance en question sont désormais publiés dans ce troisième numéro de « Notes sur les Mouvements ».

Pour ce faire, Romana Schmalisch et Robert Schlicht ont travaillé à plusieurs occasions avec une classe du lycée professionnel Jean-Pierre Timbaud, situé à Aubervilliers. Ils ont, dans un premier temps, discuté avec la classe de Seconde Carrosserie de questions relatives aux attentes, perspectives et limites présentes dans leurs propres vies, notamment dans le monde du travail, et plus généralement des concepts de vocation, d'argent, de règles et de contraintes sociales. Certaines remarques des élèves sont également publiées dans ce journal. Dans un second temps, Romana Schmalisch et Robert Schlicht ont poursuivi et élargi la discussion aux règles auxquelles les élèves sont confrontés quotidiennement, que ce soit à l'école, à la maison, dans leurs futurs lieux de travail, etc. Puis ils ont demandé aux élèves de composer une chanson de rap sur ce thème général.

Chanson à partir de laquelle les artistes ont réalisé un clip musical dont certaines séquences, tournées à l'école, incluent quelques scènes de désobéissance vis à vis du règlement de l'établissement.

Dans son texte « On va enfin pouvoir ! », Farida Gillot, enseignante au lycée Jean-Pierre Timbaud, qui a participé aux workshops, interroge son propre rôle et les possibilités de faire un « pas de côté » afin de repenser les conditions d'apprentissage au-delà de la relation traditionnelle maître/élève.

Robert Schlicht décrit « Le mouvement de l'argent », délimitant l'économie politique de la monnaie fiduciaire et de ses conséquences sur la question des salaires et du travail.

Ce dernier numéro de « Notes sur les mouvements », qui a accompagné et documenté le processus de recherche relatif à « La Chorégraphie du travail », conclut le projet dans sa forme actuelle. Toutefois, ce travail se prolongera via un film de fiction-documentaire, réalisé par Romana Schmalisch et Robert Schlicht.

Romana Schmalisch est une artiste et réalisatrice qui vit et travaille à Berlin. Elle développe différents projets de films à l'intersection du cinéma et de la théorie, explorant les représentations en jeu dans le cinéma, l'histoire et les structures sociales. Elle collabore régulièrement avec Robert Schlicht. Romana Schmalisch est accueillie en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2013/2014. Elle y réalise un projet de recherche sur le long terme, « La Chorégraphie du travail ».



- On m'a forcé, c'était pas mon choix en fait, je voulais travailler en mécanique, mais on m'a dit que carrosserie, c'était mieux payé.
- Pour moi, au départ je connaissais pas la carrosserie, c'est mon père, il m'a dit, parce que j'ai un cousin, au bled, il a un garage, c'est lui, il m'a expliqué vite fait, dans l'atelier, on tape des trucs.
- On apprend un métier, on travaille direct.
- Rien de positif non, rien, vraiment rien.
- C'est toujours la même chose, la répétition.
- Le truc, là, heu, ben en fait, je connais pas trop la carrosserie, mais je sais qu'y a des trucs cools.
- Ben le truc, avec le feu là.
- Dans dix ans je suis chauffeur de bus, ça paye plus que carrosserie.
- Mon avenir, c'est bloqué. C'est le lycée, je peux pas changer.
- En ce moment je subis.
- Comme c'est la carrosserie, je vais pas me donner à fond.
- Mon rêve c'est d'être footballeur, mais ma maman n'a pas voulu.
- Moi, c'est le collège, recommencer le collège, comme ça j'irai en général.
- On a besoin d'argent, pour vivre et pour apprendre.
- Pour survivre, quoi !
- Ça sert à avoir quelque chose dans le crâne.
- Hé mais, on n'est pas obligés d'apprendre, au bled, ils vont pas à l'école, mais à force de... ils sont mûrs.
- Le travail ça sert à ramener l'argent.
- Sinon, y'a rien.
- Ça serait le bordel.
- C'est impossible.
- Si y'a pas d'argent, tu travailles, tu fais comment, si y'a pas d'argent ?
- Si t'es dans la forêt, tu fais pousser, tu prends des graines, tu cultives.
- Tout est gratuit, tu prends, tu te sers.
- Attends, attends, et si demain les machines font le travail à notre place, on n'a plus besoin de travailler.
- C'est pas bien ça, parce qu'après on sera trop flemmards, comme les riches.
- Être flemmard, c'est rien faire, dès qu'y'a un petit truc et tout, c'est pas bon pour la santé.
- Le riche, comment il ramène la thune tous les mois ? Il se lève le matin, il travaille.
- Le roi d'Angleterre, c'est ses parents qui ont tout fait, lui il a hérité.
- Le roi, il travaille pas ?
- Non, il emploie des gens, il donne des ordres.
- Alors moi, j'aimerais bien ne plus travailler. Je visiterai le monde, je voyagerai.
- Je serai bénévole, tu sais, j'aiderai les pauvres.
- Ah oui, avoir de l'argent, c'est ça qui monte à la tête, l'argent c'est la vie, l'argent c'est tout.
- Si t'es malade t'as pas l'argent, tu fais comment ? Vous avez dit, y'en a ils ont de l'argent et ils sont malades, ben s'ils avaient pas d'argent, il seraient déjà morts.
- Mais on peut être riche, ou pauvre, on apprend pareil.
- Là, t'es habillé, tu te débrouilles bien, frère, mais t'es pas riche. Je veux pas être riche riche, je veux être normal.
- Déjà je veux être payé plus que le SMIC, parce que 1200 euros, ça suffit pas.
- T'as payé le loyer, la maison, la famille, les courses, tout ça, maximum, il te reste que 200 euros pour toi. Tu fais quoi avec 200 balles, et si tu veux acheter une voiture ?
- Il faudrait que ce soit celui qui travaille qui fixe son salaire et pas l'État.
- Mais non, mais non c'est le peuple, c'est le peuple, c'est toi, c'est moi.

- Si y'avait pas d'argent, personne n'irait travailler.
- Mais y'en a ils kiffent leur métier.
- Oui y'en a ils travaillent, ils sont ouvriers, ils ont pas le choix. Aujourd'hui, même si on a le bac ou bac + 8, ils ont pas de travail.
- Au fait, c'est moi l'avenir, c'est pas toi le vieux, c'est pas à moi de faire des efforts !
- Et puis moi je pense que les ouvriers qui sont payés au SMIC, ils doivent gagner plus sinon ils arrêtent de travailler. Ils font la grève.
- Et oui, les patrons, ils sont rien sans nous, sans nous, ils ont pas leur paye. Mais vous les enseignants aussi, sans nous vous êtes rien.
- Personne n'est rien sans personne.
- Mais vous faites la grève, les patrons après ils s'en foutent.
- Est-ce que vous êtes capables de vous mobiliser pour quelqu'un ?
- Ouais, moi j'suis chaud.
- Pas pour n'importe qui, si ça se trouve, il l'aurait pas fait pour moi
- Pour changer les choses, on « travaille plus ».
- C'est Sarkozy ça !
- Oui mais ça peut dérapier la grève.
- Y'a plein de gens innocents, ils sont en prison.
- Mais regarde en Arabie Saoudite, tu voles un truc, on te coupe la main.
- Moi je pense que la prison c'est bien, si y'a pas de prison, les gens, ils vont jamais comprendre.
- Oui j'ai entendu qu'aujourd'hui, il y a des personnes qui perdent leur travail, elles sont grévistes, elles cassent tout, elles vont en prison, c'est normal, ça ?
- Ça, non ! C'est pas normal, parce que c'est pas de sa faute. C'est lui aussi, s'il maltraite des ouvriers, ils vont lui faire sa fête à lui aussi, il va leur faire sa fête, chacun pour soi.
- La prison c'est pas toujours juste, mais ça sert dans certains cas ! Ceux qui font des grands crimes, si y'avait pas la prison, vous voulez qu'on fasse quoi ? Par exemple, tu vas braquer une banque, tu sors comme ça, t'es tranquille !
- Mais frère, tu crois que la banque, elle te braque pas tous les jours ?
- Ben si, si.
- Sans le fouet, ça rentre pas.
- Un SDF, s'il vole, il va en prison, il est nourri logé, pendant deux jours, aux États-Unis. Il était dehors, il avait rien, on a dit en prison, on vous donne des sous.
- Quelqu'un qui va en prison, il a de l'argent, il est tout seul, il a sa télé, il fait du sport, il est nourri, il est logé...
- Est-ce que c'est pas pareil dans la vie ? La vie c'est une prison, non ?
- Sinon, quand tu fais le ménage, tu touches ta paye, tu fais la cuisine, tu touches ta paye.
- Notre mode de vie, c'est la prison, on va à l'école, on regarde la télé, y'a rien.
- C'est pas la prison ça.
- Tu sors quand tu veux, dans la cité, tu sors, tu bouges, tu fais des trucs.
- Dans la cité, y'a quoi ? Tu veux faire quoi, frère ?
- Hé tu manges mal en prison, ouaich.
- Faut subir, dans la vie, y'a toujours des règles, c'est normal, regarde, tu veux travailler, ton patron il est pas là, tu peux pas, normal.
- Allez les gars, on doit changer les choses !
- Ça peut marcher, ça dépend.
- Nan, moi j'ai peur de prendre des coups.
- Imagine je fais un travail, à un moment donné, j'ai mal au dos, il faut que j'arrête, je peux plus subir, j'suis obligé de me révolter. Quand ça va bien, ça va, mais c'est quand ça commence à chauffer...

They made me do it, it wasn't my decision, I wanted to work in mechanics, but they told me bodywork pays better.

Personally, I didn't know anything about bodywork to begin with, it was my dad, he said, because I have a cousin, in the village he was the one who explained it to me, in a workshop, you beat on things.

If you learn a trade, you start working straight away. Nothing positive, no, really nothing at all.

It's always the same thing, over and over.

Well, the thing is, I don't really know about bodywork, but I know there's cool stuff.

Well, like that thing with fire.

In ten years I'll be a bus driver, it pays more than bodywork.

My future is blocked. It's because of school, I can't change.

Right now, I'm just doing what I have to.

Since its bodywork, I'm not going to go all out.

My dream is to be a footballer, but my mum didn't want me to.

For me it's secondary school, *collège*, that way I could go on to a general stream.

You have to have money, to learn and to live.

Just to get by, man!

It helps to not be a dummy.

Yeah, but, you don't have to study. In the country they don't go to school, but just by doing ... they're mature.

You work so you can bring in cash.

Or else you get nothing.

It'd be a nightmare.

It's impossible.

With no money, you work, how does that work, if there's no money?

If you live in the woods, you grow stuff, get seeds, grow plant.

Everything's free, it's there for the taking.

Wait a second, so if machines do all our work for us in the future, we won't need to work anymore.

That's not good, then we'd be too lazy, like rich people.

Being lazy means doing nothing, then any little thing happens, it's not good for your health.

How does a rich man bring in money every month?

He gets up, goes to work.

The king of England, his parents did everything, he just inherited it all.

The king doesn't work?

No he has people work for him, he just tells 'em what to do.

I wouldn't mind not working, myself. I'd travel the world, go everywhere.

I'd volunteer, you know? Helping the poor.

Oh sure, having money goes straight to your head, money is life, money is everything.

If you're sick and you don't have money, what do you do? You said some people have money and they're sick, well if they didn't have money they'd be dead already.

Rich or poor, you learn just the same.

Well, you're dressed nice, you're doing fine, but you're not rich, bro'. I don't wanna be rich-rich, just regular.

Well, I want to earn more than minimum wage, because 1200 euros a month, that's not enough.

You pay rent, for your house, the family, groceries, all that, you've got 200 euros left, max, for yourself.

What can you do with 200 euros, and what if you want to buy a car?

It should be the guy working who decides his salary, not the State.

No, no, no it's people, the people, that means you and me.

If it wasn't for money, nobody'd go to work.

But some people love their jobs.

Weeeeeellllll, some folks who work, they're workers, they don't have a choice. Today, even if you've got secondary education or all kinds of degrees, people can't find work.

Actually, I'm the future, not you old man; I shouldn't be the one working so hard!



Well I think that workers who earn the minimum wage should be paid more otherwise they'll stop working. They'll go on strike.

And I mean bosses are nothing without us. Without us, they don't earn money. But you teachers are the same, without us, you're nothing.

Nobody's anything without anybody.

But you go on strike and the bosses don't give a damn.

Are you capable of mobilising for someone?

Yeah, I'm in.

Not for just anyone, maybe they wouldn't do the same thing for me.

To change things you have to "work more".

That's pure Sarkozy!

Yeah, but strikes can get a little crazy.

Lots of innocent people, they end up in prison.

Look at Saudi Arabia, you steal something and they cut off your hand.

Well, I think jail is a good thing. If there are no jails, people will just never learn.

Yeah, I heard that today, people lose their jobs, they start going on strike, they break everything, they go to jail, now tell me, is that right?

No! That's not right, because it's not their fault. It's him too, if he mistreats workers, they'll get him, he'll get them, everybody for himself.

Prison isn't always fair, but it's good sometime!

People who commit big crimes, if there were no jails, what would happen to 'em? Say you rob a bank and get off like that, nothing happens, you're cool!

But, bro', don't you think the bank is robbing you every day?

Yeah, sure.

Without a little pushing, nothin' comes in.

If a hobo steals something, he goes to jail, he gets food and lodging for 2 days in the US. He was outside, he had nothing, they say it's jail for you, we'll give you money.

Somebody with money goes to jail, he has a room to himself, a television, he gets exercise, he's fed and housed ...

Isn't it the same in life? Life is a prison, isn't it?

Well yeah, you do the housework, you get paid, you cook some, you get paid.

Our lifestyle is a prison, we go to school, watch television, there's nothin'.

That's not prison.

You go out when you want, in your 'hood, you get out, do stuff.

In the 'hood what is there? What can you do, bro'?

Food's bad in jail, yo.

You have to suffer through, in life there are rules, that's okay, look, you want to work, your boss isn't there, you can't, of course.

Come on guys, we gotta change things.

It could work, maybe.

No, man, I'm afraid of gettin' beat up.

Let's say I'm working, then, I got a bad back, I have to stop, I can't take it anymore, I have to revolt.

When everything's fine, it's fine, but when things start going south ...



The movement of money

'It is the elementary precondition of bourgeois society that labour should directly produce exchange value, i.e. money; and, similarly, that money should directly purchase labour, and therefore the labourer, but only in so far as he alienates [*veräußert*] his activity in the exchange. *Wage labour* on one side, *capital* on the other, are therefore only other forms of developed exchange value and of money (as the incarnation of exchange value). Money thereby directly and simultaneously becomes the *real community* [*Gemeinwesen*], since it is the general substance of survival for all, and at the same time the social product of all. But as we have seen, in money the community [*Gemeinwesen*] is at the same time a mere abstraction, a mere external, accidental thing for the individual, and at the same time merely a means for his satisfaction as an isolated individual. [...] All production is an objectification [*Vergegenständlichung*] of the individual. In money (exchange value), however, the individual is not objectified in his natural quality, but in a social quality (relation) which is, at the same time, external to him.'¹

Labour and Money

Why do you work? Even posing this question seems ridiculously naïve as the answer is so obvious for almost everybody almost everywhere in the world: to earn a living, a living that materialises itself in the numbers on the payroll or in the bank account. The money one earns from work provides access to goods and services from which one would otherwise be excluded, however plentiful they may be and however urgently one may need them. Imagining a life without work is tantamount to seeing oneself dependant on the good deeds of the welfare system.

To get a job and keep it, on the other hand, requires the employee to be able and willing to work in a manner and for a price that suits the employer. For jobs are only 'provided' if they are profitable, that is if the employer's fortune will be greater after the work has been done. A company will only advance money to buy labour power (and provide the means of production that are necessary to put this labour power to use) when it may reasonably – if speculatively – expect to have gained at the end of the cycle, when it can anticipate selling the product or service on the market and 'realising' its value for a price higher than the total costs it has borne.

It might seem that the money at stake in this act of exchange between the employee selling his labour power in order to earn his living and the employer buying the same labour power to have it at his sole disposal is only an intermediary means: a harmless and handy tool that allows a 'win-win situation' for both parties concerned. By receiving payment for his work, the owner of labour power is able to reproduce himself (and his labour power), while the buyer can put it to use – according to the terms and conditions of the labour contract – as he sees fit in the production process that in the end returns a profit. However, the part of the capital that is paid in exchange for labour power – the wage or salary – has two conflicting sides: paid by the employer, the amount should be as small as possible; spent by the employee, it should sustain him or her, and also the family, including through times of illness, unemployment, and old age.

The wage that is paid is a result of mutual extortion: the 'historical and moral element' that Marx posits as being part of the costs of reproducing society's labour power – i.e., each individual worker, but also his or her family, and finally the class as a whole, including those who do not work – is the result of struggles between employers and

employees. Strong trade unions or other forms of worker solidarity may lead to an increase in the wage, but the wage will never and can never rise above the threshold of profitability for the employer – in which case there simply wouldn't be any jobs at all. It is therefore obvious which party has more pull in this struggle (unless wage workers would stop fighting for a larger, or at least not smaller, or at least not that much smaller, wage, but against the wage system as such).

In the form of wages, property is transferred in exchange for the source of producing property: the worker's ability to work. The exchange concluded in a labour contract stipulates that the work done is finally and definitively compensated through the salary, so that the party that has the work done and pays for it owns the product of the work – and the money value earned from it – and not the party who works. Money – as the portable object representing private property – divides the members of society into two kinds of owners: on the one hand owners of the power of disposal over labour power, and owners of nothing but their own labour power on the other hand. Money objectifies a social relation in which property is created through the labour of others.

Money and Credit

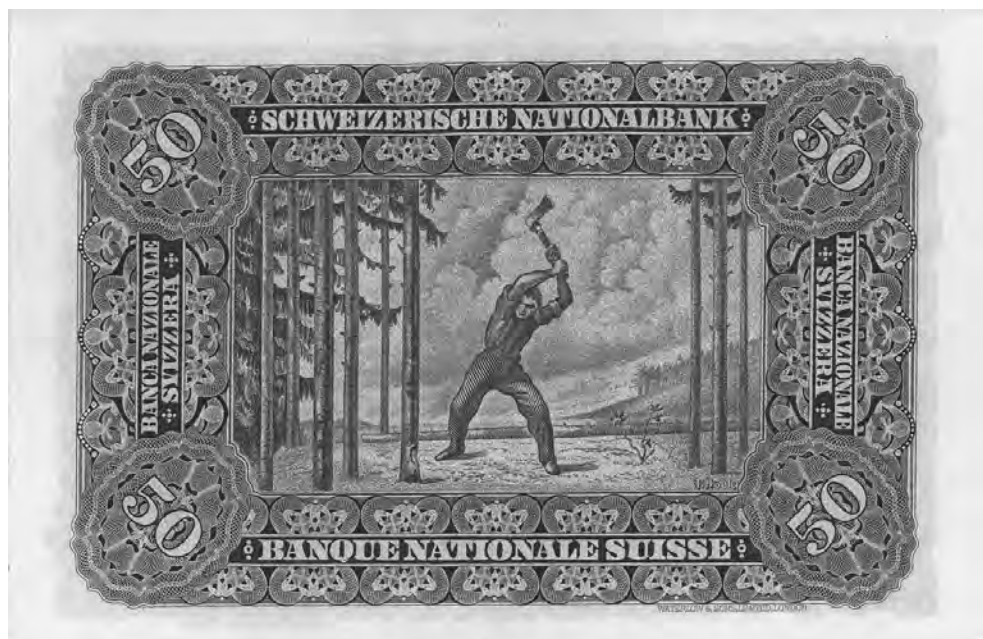
But what does this money consist of? What *is* money? Of course, everybody knows that it 'makes the world go round', everybody needs it, and most people want to have as much as possible of it, even while they know that it 'isn't everything'.

Even in times when money still appeared in the form of a quantity of metal (gold or silver) marked with an image of the appropriate ruler, the generalised power of disposal it conferred on its bearer was not an inherent quality of this commodity itself, but rather the result of an authorisation of an object by the sovereign state and its mint. By virtue of law these pieces of metal were elevated to symbols representing the abstraction of value. Modern money, which is not backed by any commodity whatsoever anymore – leaving aside paper and electricity – has completely emancipated itself from any material support. Learning from and monopolising the practice of early-capitalist credit institutions to issue 'private' banknotes as promises of payment, states have switched to assigning the quality of being money per se – and not a representation of it – to slips of paper and numbers in the accounts of the central bank.

In modern economies money is created and its validity is guaranteed by the state – quite fittingly the term 'fiat' money has been coined for this entity, with the state acting as the God-like subject commanding the process of creation. Money comes into being by way of lending transactions between commercial credit institutions and the central bank; it is neither minted gold or silver, nor backed by these noble metals as a note that is (however fictitiously) payable on demand, but rather legal tender – the 'substance' of which the social wealth consists, in which it is measured, and to which all other accounting entries and other symbolic substitutes for money then relate – based on the state's sovereign power over the labour and wealth of the society.

As the lender of last resort the central bank guarantees the financial industry its liquidity, in principle without limit, even though varying regulations – with equally varying success – are intended to ensure stability by decreasing the risk of an over-accumulation of obligations that are not backed by 'real' value created in 'the market'. This liquidity – and the obligatory licence granted by the state – then allows the banks to pursue their original business model: providing 'the economy' with money to be invested productively, i.e., in a way that allows the amount of the loan plus an extra fee called interest to be repaid. The speculative nature of this presupposition is not a matter of concern for the lending bank; if in the concrete case a business fails, the interest (as well as the loan) still have to be repaid, an obligation – and not only a promise – that in the last resort may be enforced by appealing to the state's legal institutions. By selling debt (liabilities to the central bank, to competing financial institutions, or to private investors) banks commodify the power inherent in money, thus financing the production and realisation of the exchange value anticipated in the credit granted.

All money circulating in society is therefore from the beginning of its career endowed with the legal supplement that it must accrue more value than it currently represents. It anticipates future value instead of representing commodity value already created and realised. Through its very genesis as credit, money carries with it the necessity to become more, to effectively fulfil the Marxian formula of $M-M'$. Whatever has to take place between the moments of M (money) and M' (more money) is something that is taken for granted and beyond the scope of responsibility of the emitter. The fact that – apart from the occasional crisis – this miraculous augmentation indeed occurs has even spawned the conventional wisdom that it is money that 'works'. In actual fact, of course,



Back of the 50 Swiss Francs banknote, 1911, design: Ferdinand Hodler

¹ Karl Marx, *Grundrisse: Foundations of the Critique of Political Economy*, trans. Martin Nicolaus, London: Penguin, 1973, p. 225–6.

money does not work. Instead, it provides and measures the power of disposal over all the things it can buy – including the peculiar commodity of labour power, the source of private wealth that is held liable for money's demand to become more. When the state says, let there be money, it obliges through this force and fiat its subjects, the social individuals who form the nation's economy – be they owners of money, or owners of labour power, albeit in contrasting roles – to create ever more wealth in the form of money.

Credit and Labour

Because modern money is 'by nature' credit that is transformed into a means of payment – the specialists in the finance industry earn their living by devising ever more sophisticated methods of using debt as the basis for new debt, transforming anticipated loan payments into immediately available ability to pay, turning securitised debts into a marketable commodity, etc.; the central bank for its part creates money by refinancing the commercial banks with the anticipation that 'the economy will grow' and will really create the new property whose power of disposal has already been made available – it is not at all guaranteed that the value this money represents will actually come into being. The presupposed equality of money and value, which is set up by the state by virtue of law, still has to be made true, has to be realised.

Consequently, there is always a risk that this equation will not add up. In order to make a failure of its fulfilment less probable, this prophesy is securitised through various measures: after having been licenced with the ability to create money in the first place, private banks are subject to regulations concerning the ratio of debt they can transform into money compared to the capital they hold; they are also obliged to keep an account with the central bank with a minimal reserve; the central bank, on the other hand, is formally independent from the respective government in order to prevent the latter from just 'printing money', i.e., creating money without any real economic backing. The state instead justifies the debts it makes on top of its base income, which is accrued by expropriating a part of the private wealth circulating in society, by selling bonds to the financial industry – to those, namely, that are considered the experts in determining whether a promissory note is indeed as promising as it purports to be. In order to justify its national debt economically – money that is unproductive in principle, as it does not itself function as capital but is rather spent to establish and maintain the conditions that enable the productive use of money as capital: law & order, infrastructure, the welfare state, defence, etc. – the state waives its right to simply print money and cedes the evaluation of its bonds to the finance industry. And, to complete the circle, these

government bonds are in turn accepted by the central bank as securities for lending fresh money to private financial institutions.

This symbiotic relationship between the state with its central bank and the commercial credit institutions that have centralised the money of the society subjects the whole society to a regime of credit money demanding to be subsequently earned and realised. The circle of crediting, refinancing and creating money is established to ensure that credit, which in the beginning is money only by virtue of law, is also economically justified, to ensure that it does indeed represent exchange value. The assertion that credit equals money equals value must be proven true through the profitable use of exactly this credit money. Money creation is emancipated from already existing value only in order to allow and coerce the creation of ever more value. The consequences of this arrangement must be borne by those who do not possess enough of the substance objectifying the social wealth in privatised form and who therefore have to resort to doing work for others, and who in doing so increase the power of disposal of the people for whom they work – unless they are declared superfluous and have to survive from whatever the relevant institutions deem sufficient for them.

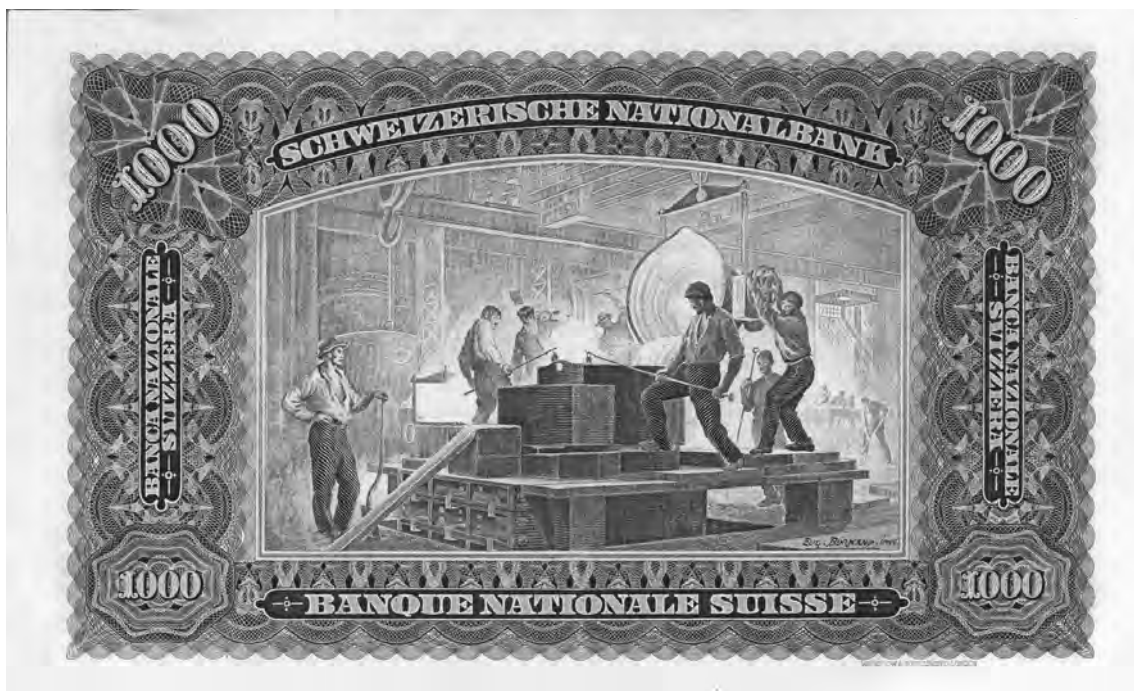
In a society that is under the command of money, money is the starting and ending point of the process of valuation, and the purpose of all production is to increase the wealth of the producer; it is not to produce useful and needed products based on the social division of labour but commodities that are withheld from others and only available through payment, and whose sole purpose is to be finally transformed into money, into abstract wealth, the power to control things and people. Money as credit, with its legal obligation to generate more money, objectifies, legitimises and symbolises – if not to say fetishises – social relations where labour is not simply a productive or otherwise useful activity, but where it must serve as a means of acquiring new property. All the results of labour – its benefits for consumption, its contributions to the reproduction of society, to its growing wealth – are subsumed in exchange value, transformed into the amount of money it generates.



Printing paper money at the Goznak factory in Perm, Russia

This implies that even though labour has been made and is increasingly made superfluous through machines, life has not become that much easier; instead it means increased poverty and the compulsion to find ever more inane jobs through ever more ludicrous procedures (many of these job-seekers even have more expertise in applying for a job than in the job itself). It implies that every new production method devised only leads to more intensive work for those who are still deemed useful, while the superfluous remainder of the working population is passed on to the benefits of the welfare state. It implies – and this can be regarded as Marx's most fundamental critique of capitalism – that the wealth of society is measured in terms of labour, and not in terms of 'disposable time' for the social individuals. It implies that those who do not own anything except their own labour power are held liable for the power and the demand inherent in money as credit.

Robert Schlicht is a writer and filmmaker. His latest essay, "Film as Show Trial", was published in Der Standpunkt der Aufnahme – Point of View: Perspectives of political film and video work (Berlin: Archive Books, 2014). In collaboration with Romana Schmalisch, he is currently working on two film projects: on the notion of nation, and the concept of (human) capital, respectively.



Back of the 1000 Swiss Francs banknote, 1911, design: Eugène Burnand

Front of 15 kopeks coin, 1967, 50 Years of Soviet Power



Le Mouvement de l'argent

« Le présupposé élémentaire de la société bourgeoise est que le travail produise immédiatement la valeur d'échange, donc de l'argent ; et qu'ensuite l'argent achète tout aussi immédiatement le travail et n'achète donc le travailleur que pour autant qu'il aliène lui-même son activité dans l'échange. Le *travail salarié* d'un premier côté, le *capital* d'un second ne sont donc que d'autres formes de la valeur d'échange développée et de l'argent en tant qu'il est son incarnation. L'argent est ainsi immédiatement à la fois la *communauté réelle*, dans la mesure où elle est la substance universelle de l'existence pour tous et en même temps le produit collectif de tous. Mais dans l'argent, comme nous l'avons vu, la communauté est à la fois pure abstraction, pure chose extérieure et contingente pour l'individu singulier et en même temps pur moyen de sa satisfaction en tant qu'il est individu singulier isolé. [...] Toute production est une objectivation de l'individu. Mais dans l'argent (valeur d'échange), l'objectivation de l'individu n'est pas celle de l'individu dans sa détermination naturelle, mais de lui en tant qu'il est posé dans une détermination (dans un rapport) sociale qui lui est en même temps extérieure. » [1]

Travail et argent

Pourquoi travaille-t-on ? La question paraîtra ridicule et naïve, tant la réponse est évidente pour presque tout le monde, presque partout dans le monde : on travaille pour gagner sa vie, et la vie se matérialise dans les chiffres figurant sur une fiche de paie ou sur un compte en banque. L'argent acquis par le travail permet d'accéder à des biens et des services dont on serait autrement exclu, si abondants qu'ils soient par ailleurs et si pressant qu'en soit le besoin. Imaginer une vie sans travail, c'est se voir soumis aux bonnes œuvres du système d'aide sociale.

Car pour obtenir un travail et le conserver, il faut avoir la capacité et le désir de travailler d'une manière et à un prix qui conviennent à l'employeur. Ce dernier n'« offre » des emplois que s'il peut en dégager un certain profit, si l'accomplissement du travail lui permet d'accroître sa fortune. Une entreprise n'avancera de l'argent pour acheter de la force de travail (et fournir les moyens de production nécessaires à l'utilisation de cette force de travail) que si elle peut raisonnablement – même de manière spéculative – espérer retirer un gain à la fin du cycle, c'est-à-dire lorsqu'elle peut anticiper la vente du produit ou le service en question sur le marché et la « réalisation » de sa valeur pour un prix supérieur aux dépenses totales qu'elle a dû engager.

1 Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858* (« *Grundrisse* »), trad. dirigée par J.-P. Lefebvre, Paris, Éditions Sociales, 1980, t. I, p. 164-165.

Il pourrait sembler que l'argent mis en jeu dans cet acte d'échange, entre l'employé qui vend sa force de travail pour gagner sa vie et l'employeur qui achète cette même force de travail pour en disposer à sa guise, ne soit qu'un moyen intermédiaire : un outil inoffensif et pratique grâce auquel les deux parties impliquées sont gagnantes. En étant payé pour son travail, le possesseur de la force de travail est capable de reproduire son existence (et sa force de travail), tandis que l'acheteur peut l'utiliser – conformément aux termes et aux conditions fixés dans le contrat de travail – comme bon lui semble dans le procès de production au terme duquel il dégage un profit. Toutefois, la part de capital payée en échange de la force de travail – le salaire – présente deux faces opposées : cette somme, versée par l'employeur, doit être aussi réduite que possible ; dépensée par l'employé, elle doit lui permettre d'assurer sa subsistance et celle de sa famille, y compris lorsqu'il est malade, sans emploi ou trop âgé pour travailler.

Le salaire payé résulte d'une extorsion réciproque : l'« élément historique et moral » qui est, selon Marx, partie intégrante du coût de reproduction de la force de travail sociale – autrement dit, chaque travailleur, mais aussi sa famille, et en fin de compte, sa classe tout entière, y compris ses membres qui ne travaillent pas – est le produit de luttes entre employeurs et employés. Des syndicats puissants ou d'autres formes de solidarité ouvrière peuvent obtenir une augmentation des salaires, mais le niveau des salaires ne viendra jamais empiéter sur le seuil de rentabilité fixé par l'employeur – car dans ce cas, il n'y aurait plus d'emplois du tout. Dans cette lutte, on voit bien quelle partie a le dessus (sauf si les travailleurs salariés cessaient de combattre pour des augmentations de salaire, ou du moins contre des baisses de salaire, ou des baisses trop importantes, pour lutter contre le système du salariat lui-même).

La propriété est transférée sous forme de salaire en échange de la source de toute propriété : la capacité de travail du travailleur. L'échange conclu dans un contrat de travail stipule que le travail fourni sera finalement et définitivement compensé par le salaire, de sorte que c'est la partie qui fait faire le travail et le rémunère qui possède le produit du travail – et la valeur argent qui en découle –, non celui qui travaille. L'argent – en tant qu'objet portatif représentant la propriété privée – divise les membres d'une société en deux types de possesseurs : d'une part, ceux qui possèdent le pouvoir de disposer de la force de travail, et, de l'autre, ceux qui ne possèdent rien d'autre que leur force de travail. L'argent objective un rapport social dans lequel la propriété découle du travail d'autrui.

Argent et crédit

Mais en quoi consiste l'argent ? *Qu'est-ce que l'argent ?* C'est lui, comme chacun le sait, qui « fait tourner le monde », tout le monde en a besoin, la plupart des gens en veulent autant que possible, même s'ils savent qu'il n'est « pas tout ».

Même à des époques où l'argent se présentait encore sous la forme de quantas de métal (or ou argent) portant l'image du souverain, le pouvoir généralisé de disposition dont jouissait son porteur n'était pas une qualité intrinsèque de cette marchandise mais le produit de l'autorisation de cet objet par l'État souverain et sa Monnaie. C'est par la loi que ces pièces de métal furent élevées au statut de symboles représentant l'abstraction de la valeur. L'argent moderne, qui ne repose plus sur la valeur d'une marchandise – si l'on met de côté le papier et l'électricité – s'est émancipé de tout support matériel. Après avoir imité et monopolisé les pratiques des institutions de crédit du début du capitalisme, qui consistaient à émettre des billets de banque « privés »

comme promesses de paiement, les États ont accordé la propriété d'être de l'argent en soi – et non une simple représentation de l'argent – à des morceaux de papier et à des chiffres inscrits dans les comptes de la banque centrale.

Dans les économies modernes, c'est l'État qui crée l'argent et garantit sa validité – l'expression tout à fait appropriée de « monnaie fiduciaire » (*fiat money*) a été inventée pour désigner cette entité, l'État agissant comme instance divine commandant le processus de création. L'argent vient à l'existence par le biais de prêts échangés entre les institutions commerciales de crédit et la banque centrale ; il n'est ni monnaie d'or ou d'argent, ni même soutenu par ces métaux nobles en tant que billet qui serait (même fictivement) payable sur demande. Au contraire, il a simplement cours légal – « substance » en quoi consiste la richesse sociale, qui permet de la mesurer et à laquelle toutes les autres écritures comptables et autres substituts symboliques de l'argent se rapportent ensuite – et il est appuyé par la souveraineté que l'État possède sur le travail et la richesse de la société.

La banque centrale, en tant que prêteur en dernier ressort, garantit la liquidité de l'industrie financière, liquidité en principe sans limites, même si des régulations variables – et dont le degré de réussite l'est tout autant – sont destinées à assurer la stabilité en réduisant le risque d'une suraccumulation d'obligations qui ne reposeraient sur aucune valeur « réelle » créée sur « le marché ». Cette liquidité – et la licence obligatoire que lui accorde l'État – permet donc aux banques de poursuivre leur modèle commercial initial : fournir à « l'économie » de l'argent à investir de manière productive, autrement dit d'une manière qui permettra de rembourser la somme empruntée ainsi que des frais supplémentaires qu'on nomme « intérêts ». La banque prêteuse ne se soucie nullement du caractère spéculatif de ce présupposé ; concrètement, dans le cas où une affaire échoue, les intérêts (mais aussi le principal) restent dus, obligation (qui n'est pas une simple promesse) qui, en dernier ressort, pourra être mise en œuvre en faisant appel aux institutions légales étatiques. En vendant des dettes (à la banque centrale, à des institutions financières concurrentes ou à des investisseurs privés), les banques transforment en marchandise le pouvoir intrinsèque de l'argent, et financent ainsi la production et la réalisation de la valeur d'échange anticipée dans le crédit accordé.

La totalité de l'argent circulant dans la société est donc d'emblée doté d'un supplément légal : il doit acquérir une valeur supérieure à celle qu'il dénote au départ. Il anticipe une valeur future au lieu de représenter une valeur marchandise déjà créée et réalisée. À travers sa genèse en tant que crédit, l'argent porte en lui la nécessité de devenir plus que ce qu'il est, d'accomplir la formule marxienne A-A'. Tout ce qui doit être entrepris entre les moments A (argent) et A' (plus d'argent) est tenu pour acquis et dépasse la responsabilité de l'émetteur. Le fait que cette augmentation miraculeuse s'avère – hormis dans des périodes occasionnelles de crise – a suscité la croyance populaire selon laquelle c'est l'argent qui « travaille ». Or, en réalité, l'argent ne travaille pas : il offre et mesure le pouvoir de disposer de toutes les choses qu'il permet d'acquérir – y compris de cette marchandise particulière qu'est la force de travail, source de la richesse tenue responsable de l'exigence que l'argent engendre davantage d'argent. Quand l'État dit « Que l'argent soit », il oblige, par la force de ce décret, ses sujets, les individus sociaux qui forment l'économie d'un pays – qu'ils soient possesseurs d'argent ou possesseurs de force de travail, et malgré leurs rôles opposés – à créer plus de richesses encore sous forme d'argent.



Crédit et travail

Parce que l'argent moderne est « par nature » du crédit transformé en moyen de paiement – les spécialistes de l'industrie financière gagnent leur vie en mettant au point des moyens toujours plus sophistiqués d'utiliser des dettes pour créer de nouvelles dettes, transformant les promesses de paiement en capacité immédiate de payer et la dette titrisée en marchandise échangeable sur le marché, et ainsi de suite ; la banque centrale, quant à elle, crée de l'argent en refinançant les banques commerciales, anticipant une « croissance future de l'économie » qui créera la propriété nouvelle dont on a déjà le pouvoir de disposer – rien n'assure que la valeur représentée par cet argent adviendra à l'existence. L'égalité présumée de l'argent et de la valeur, instituée par l'État en vertu de la loi, doit encore s'avérer, se réaliser.

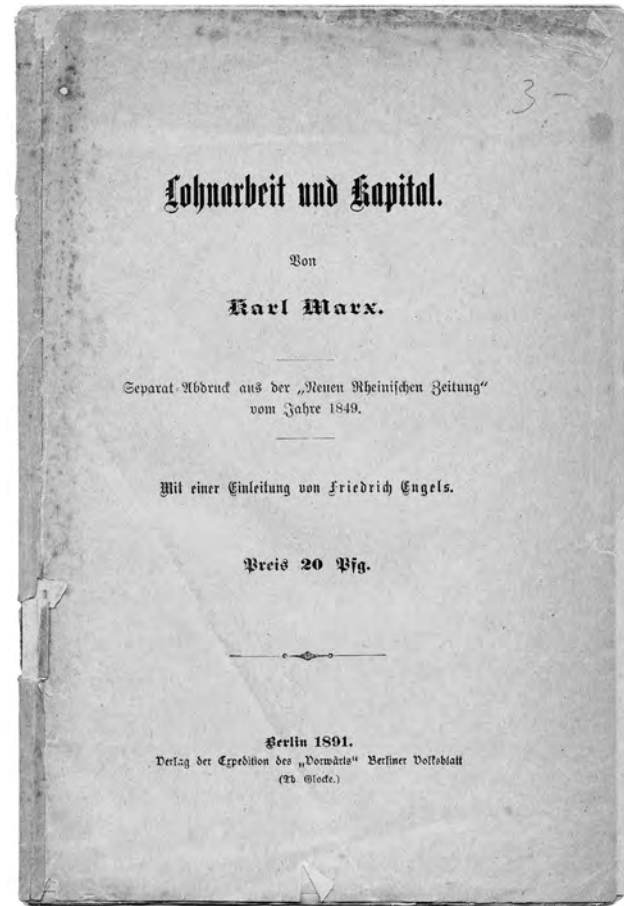
Il y a donc toujours un risque que l'équation ne fonctionne pas. Pour réduire les probabilités d'échec, diverses mesures viennent appuyer cette prophétie : les banques privées, qui se sont vu accorder la capacité de créer de l'argent, sont soumises à des régulations concernant le ratio de dette qu'elles peuvent transformer en argent en fonction de leurs capitaux propres ; elles ont aussi l'obligation d'avoir un compte à la banque centrale doté d'un minimum de fonds. La banque centrale est pour sa part formellement indépendante de son gouvernement afin qu'elle puisse l'empêcher de « faire marcher la planche à billets », autrement dit de créer de l'argent ne reposant sur aucune réalité économique. Quant à l'État, il justifie les dettes qu'il contracte en plus de son revenu de base, qui est accumulé en expropriant une partie de la richesse privée circulant dans la société, en vendant des titres obligataires à l'industrie financière – c'est-à-dire à ceux qui sont censés savoir si une promesse de paiement est aussi prometteuse qu'elle prétend l'être. Pour donner une justification économique à sa dette nationale – argent en principe improductif, puisqu'il ne fonctionne pas comme capital mais est au contraire dépensé pour établir et préserver les conditions permettant d'utiliser de l'argent de façon productive, comme capital : la loi et le maintien de l'ordre, les infrastructures, les dépenses sociales, la défense, etc. –, l'État renonce à son droit de simplement battre monnaie et concède à l'industrie financière le pouvoir d'évaluer ses obligations. Et, pour boucler la boucle, ces emprunts d'État fonctionnent à leur tour comme des garanties permettant aux institutions financières d'emprunter de l'argent frais auprès de la banque centrale.

Cette relation symbiotique entre l'État, sa banque centrale et les institutions commerciales de crédit qui ont centralisé l'argent de la société assujettit l'ensemble de la société à un régime de monnaie de crédit qu'il faut ensuite gagner et réaliser. Le cercle du crédit, du refinancement et de la création d'argent est mis en place pour donner une justification économique au crédit (qui n'est au départ argent qu'en vertu de la loi) et faire en sorte qu'il représente effectivement une valeur d'échange. L'affirmation « crédit = argent = valeur » doit être avérée précisément par une utilisation profitable de cette monnaie de crédit. La création monétaire n'est émancipée de la valeur déjà existante que pour favoriser, et obliger à, la création de toujours plus de valeur. Ceux qui doivent en subir les conséquences, ce sont ceux qui ne possèdent pas assez de la substance objectivant la richesse sociale sous forme privatisée et qui doivent donc travailler pour autrui, et ce faisant, accroître le pouvoir de disposition de ceux pour le compte desquels ils travaillent – sauf s'ils sont déclarés superflus et doivent survivre avec des aides déclarées suffisantes par les institutions compétentes.

Dans une société subsumée sous le pouvoir de l'argent, l'argent constitue le point de départ et d'arrivée du procès de valorisation, et toute production a pour fin d'accroître la richesse du producteur. Il ne s'agit pas de

produire des produits utiles et nécessaires fondés sur la division sociale du travail, mais des marchandises qui sont soustraites à autrui et seulement accessibles par le moyen du paiement, des marchandises dont la seule raison d'être est de se transformer en argent, en richesse abstraite, pouvoir de contrôle sur les choses et les êtres humains. L'argent comme crédit, avec son obligation légale de générer davantage d'argent, objective, légitime et symbolise – pour ne pas dire « fétichisme » – des relations sociales dans lesquelles le travail, loin de n'être qu'une activité productive ou seulement utile, doit servir de moyen d'acquérir de nouvelles possessions. Tous les produits du travail – ses bénéfices sur le plan de la consommation, sa contribution à la reproduction de la société, à l'accroissement des richesses – sont subsumés sous la valeur d'échange, transformés en la quantité d'argent qu'il génère.

Par conséquent, même si les machines rendent le travail humain de plus en plus superflu, la vie ne devient pas plus facile : au contraire, la pauvreté augmente, de même que la compulsion à rechercher des emplois absurdes selon des procédures délirantes (nombre de personnes en recherche d'emploi ont même plus de compétences pour candidater à un emploi que pour l'emploi lui-même). Par conséquent, chaque fois que se développe une nouvelle méthode de production, le travail devient plus intense pour ceux qui sont encore jugés utiles, tandis que la population travaillante superflue doit être prise en charge par l'aide sociale. Par conséquent – et c'est que l'on peut considérer comme la critique la plus fondamentale que Marx adresse au capitalisme –, la richesse de la société se mesure par le travail, et non par le « temps disponible » des individus sociaux. Par conséquent, que ceux qui ne possèdent rien d'autre que leur force de travail sont tenus responsables du pouvoir et des exigences inhérents à l'argent comme crédit.



Karl Marx, Lohnarbeit und Kapital (Wage labour and capital)



Augustin Tschinkel, Factory workers, 1934

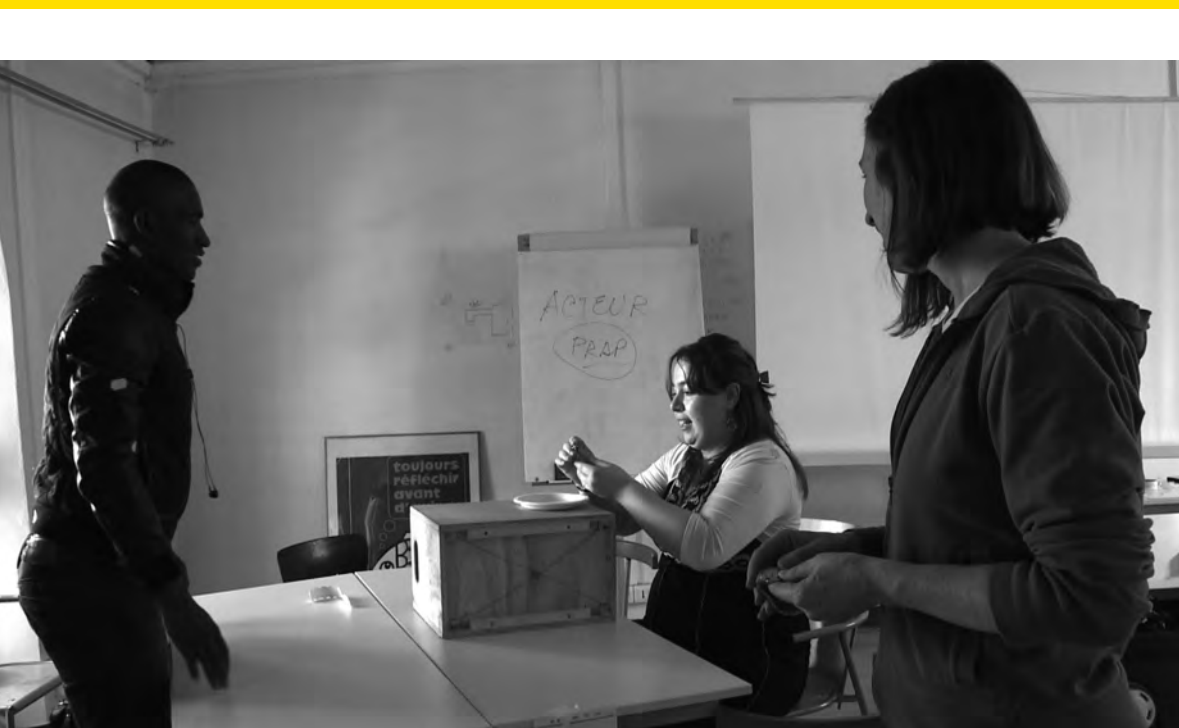
Robert Schlicht est écrivain et réalisateur. Son dernier essai, « Film as Show Trial » a été publié dans Der Standpunkt der Aufnahme – Point of View: Perspectives of political film and video work (Berlin, Archive Books, 2014). Il travaille actuellement en collaboration avec Romana Schmalisch sur deux films, respectivement autour de la notion de nation et sur le concept de capital (humain).

You must imagine the human being as a tabula rasa. In order to have it at your disposal, it needs to be prepared. It is a pure potentiality that has to be actualized. This blank slate whose whole *raison d'être* is to function as a substrate can be inscribed with whatever you want it to record.

At the end, after everything has been written down, or we might say, after the project has been delineated, we will be able to calculate a balance for each and everyone. And in case the equation does not add up, we may replay the process, because, let it be noted, a tabula rasa, even if it has been inscribed, may be blanked repeatedly. Nowadays, it has become increasingly normal, even necessary, to turn over a new leaf from time to time instead of adhering to fixed rules as if they were carved in stone. Its flexibility is one of its assets.

Il faut imaginer l'être humain telle une tabula rasa. Pour être mis à votre disposition, il a besoin d'être préparé. Il est une pure potentialité en attente d'activation. Ce tableau blanc, dont la raison d'être est de fonctionner comme un substrat, vous pouvez y inscrire tout ce que vous souhaitez qu'il enregistre.

À la fin, quand tout aura été écrit, ou disons, quand le projet aura été délimité, nous serons alors capable d'établir un bilan pour chacun d'entre nous. Et dans le cas où le calcul serait impossible, il suffira de rejouer le processus, puisque, notons-le, une tabula rasa, quand bien même elle serait gravée, est susceptible d'être à nouveau toujours effacée. De nos jours, il est devenu tout à fait normal, voire nécessaire, d'ouvrir constamment une nouvelle page au lieu d'adhérer à des règles fixes qui seraient inscrites dans le marbre. La flexibilité de l'être humain est l'un de ses atouts.



Bon, alors ! Peut importe ce que vous allez fabriquer... C'est un secret. Je ne peux pas vous le dire, mais vous allez faire partie de cette usine de travail.

Vous allez travailler à deux, il y a sept stations. Je vais vous montrer ce qu'il faut faire dans chaque station. Il y en a un qui va réaliser le travail... Tout le monde commence en même temps. La personne qui travaille, essaie de faire exactement ce que je lui demande, et l'autre personne à côté va vérifier que le travail est bien fait. Et attention ! Pas de triche, hein ! Parce que je commence à vous connaître, et il faut pas tricher. D'accord ? On a compris ?

Il y a un rythme dans le travail. Ça veut dire que la personne qui contrôle, c'est un peu comme si c'était la chef, et elle va donner un bon rythme de travail.

Alors quand vous allez travailler, au bout de ces deux minutes et demie de travail, je dis : « stop » - et tout le monde s'arrête en même temps, et la personne qui vous regarde va coller des étiquettes sur les endroits du corps, où vous dites : « Quand je fais ça, ça tire, ça me gêne, ça me fait mal. » OK ? On commence !

Well then! It doesn't matter what you're going to produce ... That's a secret. I can't tell you, but you're going to be part of this labour factory.

You'll work in pairs, and there are seven stations. I'll show you what you have to do at each station. One person will be doing the work ... Everybody starts at the same time. The person working will try to do exactly what is asked of him, and the other person next to him will make sure that the work is being done right. And mind you: no cheating, right? Because I know you a little bit by now, so no cheating. Okay? Do I make myself clear?

There's a rhythm to work. That means that the person who's overseeing, it's kind of like he's the boss, and he's supposed to give the work the right rhythm.

So when you're working, after two and a half minutes of work, I say "stop" - and everybody will stop at the same time. And the person overseeing the work will put stickers on those parts of the body where you say: "Oh, when I do that, there's a pain, a strain, it hurts." OK? Let's start.







You must imagine the human being as deficient by nature. The human being possesses arms and legs and a head, but it might not know how to use them in a purposeful and profitable way. It has to be completed. However, this deficiency should in fact be taken as an opportunity. For humans compensate their deficiency with a susceptibility to external stimulus, a fact that may be exploited to instill in them a sense of involvement in, even responsibility for, third parties' concerns. They are able to learn, and may hence be persuaded to apprehend that which is required of them.

In particular, human beings may lack some essential capabilities that are necessary for their becoming employees. While these duties may indeed be specified in a contract of employment with legally binding force, the employment relationship will become more robust, and incidentally also more harmonious, for both parties, if alongside a psychological contract is concluded, too. The employee should feel psychologically obligated to act in good faith, to take care of the employer's property, to obey the employer's lawful orders, to take reasonable care and skill in performing the job, and, first and foremost, to be ready and willing to work.

It seems that more often than not people do not want to work, or if they do, they want to do work they want to do. It is an art to make them want to do work that they did not want to do, or, more exactly, to make them want to do work that they did not know before that they wanted to do it.

To those who say that this or that is against their wishes I could respond that, at the same time, that's just how it is, life, isn't it, you cannot always choose what you want, you don't always get what you want in your life. It is normal that you cannot do what you wish. Everybody wants to have a nice car, money, a nice home, a beautiful woman, but sometimes this is simply unattainable. After all, we have to take that which matches our level, that's all. If something is imposed on us, we simply have to accept it sometimes. We needn't love it wholeheartedly, but finally we should at least appreciate it.

Il faut imaginer l'être humain, défaillant par nature. L'être humain est doté de bras, de jambes et d'une tête, mais il se peut qu'il ne sache pas à l'origine comment s'en servir de manière pertinente et profitable. Il doit être perfectionné. Quoiqu'il en soit cette défaillance doit être envisagée comme une opportunité. Car les êtres humains compensent leur défaillance en se rendant sensibles aux stimuli extérieurs – un fait qui devrait être d'ailleurs exploité pour distiller en eux un sens de l'engagement, voire même de la responsabilité envers des tiers. Ils sont capables d'apprendre et ainsi peuvent être persuadés du bien fondé d'assimiler ce qu'on attend d'eux.

Les êtres humains peuvent, en particulier, être dépourvus des compétences nécessaires pour devenir des employés. Tandis que ces aptitudes peuvent être en effet spécifiées dans un contrat de travail, qui engage juridiquement les deux parties, la relation de travail se consolide, et devient éventuellement plus harmonieuse des deux côtés, seulement si un contrat psychologique est également conclu. L'employé doit se sentir psychologiquement obligé d'agir de manière juste, de faire attention à la propriété de l'employeur, d'obéir aux ordres

légaux de l'employeur, de mettre suffisamment d'attention et de compétences au service de l'emploi et d'abord et avant tout de se tenir prêt et d'avoir la volonté de travailler.

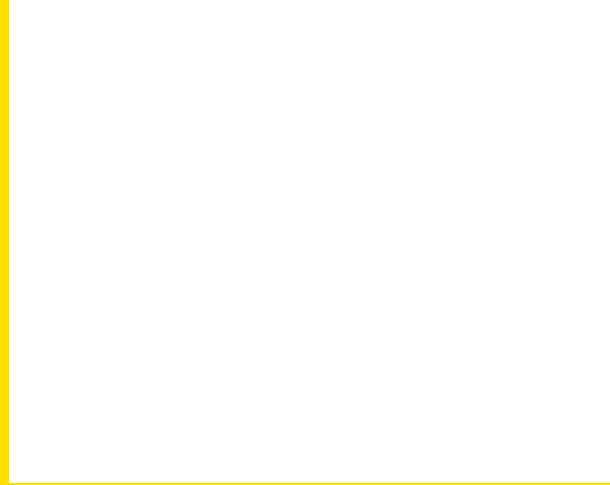
Il semblerait le plus souvent que les gens ne veulent pas travailler, ou que, quand ils le veulent, ils veulent faire le travail qu'ils veulent. C'est un art de leur donner envie de faire un travail qu'ils ne voulaient pas faire, ou plus précisément, de les faire vouloir faire un travail qu'ils ne savaient pas avant qu'ils voulaient le faire.

Pour ceux qui disent que ci ou ça est contre leurs souhaits je pourrais répondre ceci : en même temps, c'est comme ça, c'est tout, c'est la vie, n'est-ce pas, tu ne peux pas toujours faire ce que tu veux, tu ne peux pas toujours avoir ce que tu veux dans la vie. C'est normal que tu ne puisses pas faire ce que tu veux. Tout le monde veut avoir une belle voiture, de l'argent, une jolie maison, une belle femme, mais parfois c'est juste impossible. Après tout, on doit prendre ce qui est à notre portée, c'est tout. Si quelque chose nous est imposé, on doit parfois simplement l'accepter. On n'a pas besoin de tout aimer profondément, mais au final on doit au moins l'apprécier.



You must imagine the human being as equipped with his own will. They are able to make a choice. Hence, they should be guided on their path of decision-making. Here, of course, everybody has to be treated as an individual, because this is what they believe they are, after all. One begins with questions: What are your expectations? Everybody expects something, but it is in the nature of expectations that they will not be fulfilled necessarily. In fact, this makes it easier. So I begin with the expectations, right? When someone says, "I expect nothing", you will have to work on it a bit more. But it will eventually work out, you may take my word for it.

You start to explore, discover their possibilities, you know, their interests, their values, their knowledge and know-how. Then, I put it in order, I identify, and I formulate hypotheses about the work. What I can do, within my limits. OK, on the other hand, I select the options, right? Then, there's the specialisation, that is to say, how do I evaluate my projects. So I want to confront myself with the reality, OK? So, what I want, and what I can renounce, so I make choices. OK? And I will verify this in the enterprise. So I will do examinations, and I will do a practical training. So I choose.



Il faut imaginer l'être humain, équipé de sa propre volonté. Il est capable de faire un choix. Mais alors il doit être guidé sur le chemin de sa prise de décision. Ici, bien sûr, tout le monde devrait être traité en tant qu'individu, parce que c'est ce qu'ils pensent être. Là, il y en a qui commencent par poser des questions: quelles sont vos attentes? Tout le monde attend quelque chose, mais c'est dans la nature des attentes de ne pas être nécessairement satisfaites. En fait, cela rend les choses plus faciles. Alors je commence avec mes attentes, c'est ça? Quand quelqu'un dit: « j'attends rien », vous devrez alors y travailler un peu plus. Mais ça devrait normalement marcher, pour ça vous devez me croire sur parole.

On fait une exploration, on découvre tous ses possibles, tu vois, ses intérêts, ses valeurs, ses savoirs, ses savoir-faire. Après j'ordonne, j'identifie et je formule des hypothèses de travail. Ce que je peux faire, à l'intérieur de mes limites. OK, et de l'autre côté, je sélectionne les pistes. Après, c'est la spécialisation, c'est à dire comment j'évalue mes projets... Donc je veux me confronter à la réalité, d'accord? Donc, ce à quoi je tiens, ce à quoi je peux renoncer, donc je fais des choix, d'accord? Et là, je vais vérifier en entreprise. Donc je vais aller faire des enquêtes, je vais faire un stage. Donc je choisis.





— Mais on va dessiner quoi ?
 — On ne dessine pas, on fabrique quelque chose.
 — Moi j'ai pas d'idée.
 — Qui d'autre n'a pas d'idée ? Alors tout doit être fait dans son imaginaire, on est d'accord, hein ?

— But what are we going to draw?
 — We're not drawing, we're fabricating something.
 — I don't have any ideas.
 — Who else doesn't have any ideas? Everything has to happen in your imagination, right?

— Est-ce que c'est ta maison ?
 — Moi je sors le matin prendre un petit-déj' sur le balcon. Il y a une grande terrasse, un pavillon, une grande entrée, une chambre, une grande cuisine, là-haut : trois chambres, salle de bains, douche, toilettes, juste un petit peu ouvert avec une grande terrasse, et le soleil, tu vas voir...
 — Et c'est toi qui a fait ça ?
 — Je voudrais faire ça si je gagne au loto.
 — Oui, il faut jouer pour gagner, si tu joues pas tu gagnes pas.

— Is that your house?
 — I go out on the balcony in the morning to have my breakfast. There's a big terrace, deck, a big entryway, a bedroom, a big kitchen; upstairs – three bedrooms, bathroom, shower, toilets, and a little opening with a big terrace, and the sunshine, you'll see ...
 — And you built that?
 — I'd do that if I won the lottery.
 — Yeah, you have to play to win, if you don't play you don't win.



— Ah oui, mais c'est parce que c'est d'la colle contact, il faut qu'tu sois patient.
 — Ah bon ?
 — Ah bah, c'est ça la vie, il faut être patient !
 — Ouais ! Dans la vie faut être patient.
 — Tu vois ? Nan, on met pas de double face. Tu vois ça colle. Pendant ce temps là tu récupères avec l'autre main. Et hop comme ça !

— Oh, yeah, but that's because it's contact adhesive, you have to be patient.
 — Oh yeah?
 — Yeah, sure, that's life, you have to be patient!
 — Yeah! You need some patience in this life.
 — You see? No, don't use double-sided. See, it sticks. In the meantime, you pick it up with your other hand. And there you go!



— Mais t'as des pistes ?
 — Mais non, j'ai pas trouvé, j'ai cherché partout mais j'arrive pas à trouver.
 — Bon ! On va chercher ensemble, d'accord ? En fait c'est ça, c'est parce que t'as pas vu de métier encore ?
 — Oui c'est ça.
 — Et c'est ça qui t'inquiète le plus ?
 — Oui c'est ça.

— But do you know how to approach it?
 — No, not at all, I can't think of a way, I've thought and thought, nothing.
 — Well then, we'll think together, okay? And actually, is that the problem, that you haven't seen a lot of the jobs yet?
 — Yeah, that's it.
 — And is that what worries you most?
 — Yeah, that's it.



- Mais c'est quoi ça ? Y'a huit pieds ? Y'a combien de pieds ?
- Deux devant, deux devant !
- Comment ça « Deux devant, deux devant » ? Regarde combien de pieds tu as faits !
- Non ça : deux pieds et deux pieds, quatre normalement.
- Oui normalement quatre.
- Ok ! T'as vu, un, deux, trois, quatre.
- Mais c'est pas comme ça qu'on fait les quatre pattes.
- Donc je casse tout ?
- Regarde combien de pieds t'as sur ton cheval. C'est un cheval, non ? Mais ça c'est un bouc !
- Non c'est un âne.
- Mais il reste pas debout ! Mais, c'est normal, avec tous les pieds que t'as faits qu'il reste pas debout !



- Quel atterrissage ! C'est Air France le jeu.
- Sinon il faut aussi que tu prennes rendez-vous avec le centre de formation. D'accord ? Parce que là tu verrais les stagiaires, tu verrais aussi les formateurs, et ils t'expliqueront aussi.



- OK !
- D'accord ?
- Y'a pas de problème !
- Oui, plutôt que d'abandonner quelque chose.
- Mais non, moi j'abandonne pas, je vais prendre rendez-vous, mais quand même je vais pas rester comme ça, sans avoir au moins une piste. Je vais y aller, voilà. Mais je ne sais pas exactement vers quoi ça va aller.
- Tu veux une piste ? Bien, là y'a tout le monde qui descend !
- T'inquiète là, avec mon avion Air France, et puis c'est un gros avion !
- Donc il va falloir une grosse piste !
- Voilà.

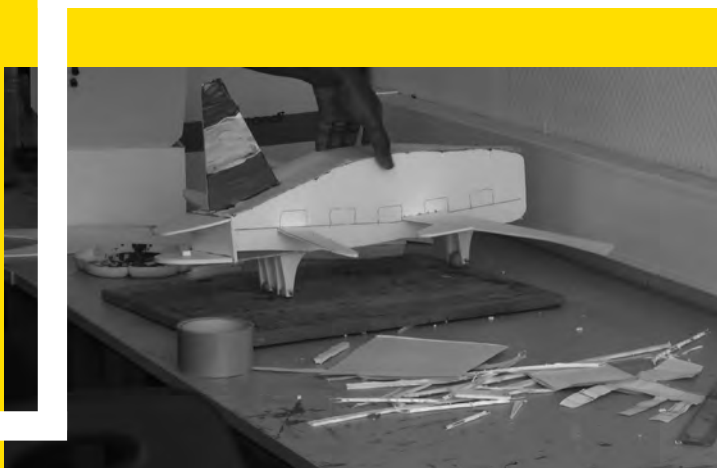


- Et construire des hangars conséquents.
- D'accord ?
- Et il va atterrir tranquillement.
- Tranquillement comme toi.
- On va lui mettre « voyage ».
- Voilà. Moi je vais tout mettre. Je vais lui mettre Air France.
- Oui ça tient.

- Now what's this here? Does it have eight feet?
- How many feet does it have?
- Two in the front, two in the front!
- What do you mean "two in the front, two in the front"? Look how many feet you made!
- Not like that, two feet and two feet makes four usually.
- Yeah, usually that's four.
- Okay! There you go, one, two, three, four.
- But that's not how you make the four feet.
- Should I start over?
- Look how many feet you have for your horse. It's a horse, right? But that's a he-goat!
- No, it's a donkey.
- But he doesn't stay standing! Of course, with all the legs you gave him of course he's not standing up!

- Si y'a de la peinture ici je vais tout mettre.
- Tu sais ce qu'on va faire ? On va mettre destination « montage, câblage », destination « agent d'accueil », et puis le troisième, c'était quoi ?
- Vidéo surveillance !
- Oui, c'est ça, troisième destination donc : « vidéo surveillance ». On va faire des pistes, tu vois, des pancartes, et puis en fonction, et bien, on va voir.
- Très bien ! Moi avec Air France, ça va atterrir bientôt, là.
- Où ? Au Centre de Réadaptation Professionnelle ?
- Mais nan, il va atterrir à Istanbul.
- Ca tombe bien parce qu'ils ont commencé à construire le deuxième et le troisième aéroport à Istanbul.
- C'est vrai ça ?
- Ouais j'te jure. L'année prochaine ils vont commencer à construire le troisième.
- C'est bien ça !

- What a landing! This is like an Air France toy.
- And you should also make an appointment with the continuing education centre. Okay? Because you'll see trainees, you'll see trainers and they'll explain everything, too.
- Okay!
- Alright?
- No problem!
- Yeah, better than giving up on something.
- No, I won't give up, I'll make an appointment, I'm not gonna sit around like this without even at least a possibility. I'll go, and that's it. But I don't even know where it's going to take me.
- You want a possibility? Well it looks like everybody is getting off there!
- No worry with my Air France plane, and it's a big plane!
- So we'll need a big idea for a runway!
- Right.
- And we'll need to build big enough hangars. Right?
- And then it can land easily.
- Easy like you.
- We'll write "journey" on it.
- There you go. I'll write everything. I'll write Air France on it.
- That fits.
- If there's paint here I'll write everything on it.
- You know what we'll do? We'll write destination "assembly, wiring", destination "reception", and what was the third one?
- Video surveillance!
- Yeah, that's right, the third destination then is "video surveillance". We'll make runways, see, signs, and then depending, we'll see what else.
- Good! With my Air France, we're gonna be landing soon now.
- Where? At the Centre for Occupational Retraining?
- No, he's gonna land in Istanbul.
- That's good because they've started building the second and third airports in Istanbul.
- Is that true?
- Yeah, honest. Next year they're going to start on the third.
- That's not bad!



"At last we'll be able to!"^[1]

I AM – *Born under the same lucky star* (extracts)

Life is beautiful, destinies diverge,
No one plays with the same set of cards
From the cradle the veil's lifted, many pathways leading far
Too bad, we weren't born under the same lucky star

Why wealth and destitution, why was I born
Pockets torn, empty, while theirs are full of bank
Why did I watch my dad head for work on a scooter
Just before his in a grey three-piece and a Beamer

[...]

He's getting' his higher degrees
Why can't I afford their workbooks and their primers
Why did I have to quit school
Why didn't he have a brother to feed, why was I dealin'
every day

How come when I'm going down, he's doing his thesis
Why do our cages, steel and golden, close around us
His star in the sky shone brighter than mine
How come it wasn't my star's turn to shine?

[...]

You're focused on the car, it's the engine that's missin'
It aint the colour, it's the bank account, listen
I'm giving my opinion even if nobody cares
I wouldn't be like this if I'd had fat rich livin'

This excerpt of a song by I AM reflects the socio-economic reality of the pupils in the school where I teach. It's a vocational secondary school where many students "wind up" in streams they very often didn't choose. This reality was analysed in a study by Gilles Kepel, *Banlieue de la République* (*Slum of the Republic*, not translated) in 2011. Gilles Kepel showed that "the most disliked person for many young people is the guidance and career counselor at the end of college [secondary school ending at age 15]". Being oriented towards a vocational school is seen as a failure. They are being relegated to a lower class, and it is the most extreme punishment for failure to adapt to society's norms. It is an impediment to upward mobility, school being one pathway to that for lower classes. In this context, my students need to reconcile with society, with others and with school in order to overcome these representations and regain hope.

Learning is also a way of replacing one mental representation with another, often one that carries more meaning. To do that, you must allow students to find the meaning of the knowledge that is given to them for themselves. This search comes through sharing with them.

Sharing

What does a teacher share with students, some may ask? We often have the idea that a good teacher is distanced from students and stands as a figure of authority. The world of work is indeed a demanding and closed-in world, where each role is very clearly defined and each person has to meet very specific requirements. For that reason,

teachers have to pass on the knowledge set down in the curriculum at the national level. They can however use their own teaching methods. And that's how a teacher can shift his position. To create new learning conditions, which should not be a reflection of the professional world only, the teacher has to take a "sidestep", and invite students to question their own learning, its aim and its usefulness.

Pupils can find nourishment in anything. Coming together with others has to become one of the vectors for passing on knowledge. Pedagogy, according to the definition by Célestin Freinet, makes it possible to "open school to the world, involve outside partners and encourage teamwork that involves pupils. [Its aim is to] give rise to a real event, a presentation inside or outside of school: expositions, performance, brochure or school journal".^[2] That is where Romana Schmalisch and Robert Schlicht come in.

From a meeting and a coincidence to a teaching project

I met Romana at Les Laboratoires d'Aubervilliers, where I go on my own time, in October 2013 during one of her performances. I bumped into a few colleagues there who had worked with her. I got the chance to talk to her about it. Luck took things from there. In January 2014, I met her again, but this time at my place of work. I asked her about her work with our students and she invited me to a discussion with one of my classes. I accepted. So, by going down a different hallway in the school where I teach, I bet on the chance that the exchange between Romana and my students would make possible this sidestep, which is absolutely necessary for their openness to other facets of the world. As Jean-Pierre Bourreau and Michèle Sanchez say: "On the fringes of the educational system, the 'extraordinary project' lives side by side with the 'ordinary class' and the 'form of school'. For the students as much as for the teachers, it's about bringing together two educational worlds, two shapes of learning, two types of relationship to knowledge."^[3]

I had to find material to use in class to go with the work they were doing with Romana and Robert. The general theme being work, I decided to use literary texts that deal with the question. One of the obvious choices was Victor Hugo's poem *Mélancholia*^[4]:

Where do these children go for whom nobody laughs?
These sweet, pensive beings wasted away by fever?
These eight year-old girls you see walking alone?
They go to work – fifteen hours in the mill;
They go from dawn to dusk, eternally repeating
The same motions in the same prison.
Stooped beneath the teech of a somber machine,
A hideous monster that chews who-knows-what in the shadows,

Innocents on the chain gang, angels in some hell,
They work. All is bronze, all is iron.
Never do they stop and never do they play.
And what paleness! Ash upon their cheeks.
Barely it is dawn, already they are exhausted.

They understand nothing of their fate, alas!
They seem to say to God: "Little as we are,
Our Father, look what the men do to us!"
O infamous servitude imposed upon the child!
Rickets! work whose stifling breath
Undoes what God has made; that kills, senseless work,
The beauty of their faces, the thought in their heads,
And which would make – here's its most certain fruit! –
A hunchback of Apollo, a cretin of Voltaire!
Evil work that takes tender youth in its grasp,
That produces wealth by creating misery,
That uses a child like one more tool!
Progress of which we ask: "Where are you going? What
do you want?"

That breaks youth in bloom! that gives, in sum,
A soul to a machine and yanks it from a man!
That this work, hated by mothers, be cursed!
Cursed as a degenerative vice!
Cursed as damnable, cursed as blasphemy!
O God! be it cursed even in the name of work,
In the name of true work, healthy, fecund, generous,
That makes the people free and makes man happy!

The back-and-forth between the class and the workshops at Les Laboratoires let students get over their fears concerning academic failure, as Jean-Pierre Bourreau and Michèle Sanchez put it, "the time in which a collective project is created is an overlapping of time, of duration, of variable orientations, a constant back-and-forth between what is being done (present), what has been done (past) and what remains to be done (future) to reach the goal set. By allowing students to imagine themselves in a not-too-distant future, one that they can reach, project teaching can help give value, breadth to educational time and release students from 'presentism' and its corollary, fatalism".^[5] So according to Edward Deci and Richard Ryan,^[6] motivation is greatest when students are doing a project for the enjoyment that it provides and to satisfy their curiosity. The workshops with Romana and Robert allowed them to express themselves more freely, which upon returning to the classroom was investigated enthusiastically.

Happiness at work

Four workshops were held. Each one was a chance to break with the codes imposed by the educational system and move beyond the traditional student-teacher relationship thanks to collective involvement in the workshops. The students' texts create meaning as does the performance of the texts. They talk about their painful experiences. They express this restriction they feel related to school. Some are pessimistic, others dream of a better future, but everyone spoke out and expressed their thoughts. I think the bet paid off because I saw that they are capable of talking about the world without taboos and with insight. Working with Romana and Robert allowed me to share a new perspective on work with my students. As one of the characters in the film *L'An OI* (*Year OI*) says: "They tell us happiness comes with progress; take a step forward and that's progress, but it's never happiness. So if we make a sidestep, if we try something else, if we make a sidestep, we'd see what we never get to see."



Workshop at the Lycée Jean-Pierre Timbaud

- 1 *L'an OI*, film by Jacques Doillon and Gédé (1973).
- 2 <http://www.crdp-montpellier.fr/ressources/memoires/memoires/2003/a/3/03a3002/03a3002.pdf>
- 3 Jean-Pierre Bourreau and Michèle Sanchez, "L'éducation à l'autonomie", http://www.cahiers-pedagogiques.com/article.php3?id_article=2785&var_recherche=pedagogie+projet
- 4 Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre III (1856). *Mélancholia* 113–146: *Les Misérables* in "miniature" (Cosette and the child labourers), trans. Geoffrey Barto, 2003.
- 5 <http://www.cahiers-pedagogiques.com/L-education-a-l-autonomie>
- 6 Cited in Fabien Fenouillet and Alain Lieury, *Motivation et réussite scolaire*, Ed. Dunod, 2006.

Farida Gillot is a teacher for French and History at the Lycée professionnel J.-P. Timbaud. She frequently collaborates with artists and musicians, most recently in the project "Le puzzle n'est pas un jeu solitaire" with Åbåke & Adva Zakai realised by Les Laboratoires, and in a collaborative school project with musician Fantazio at La Dynamo – Banlieues Bleues in Pantin.

« On va enfin pouvoir ! »^[1]

I AM – *Nés sous la même étoile* (extraits)

La vie est belle, le destin s'en écarte
Personne ne joue avec les mêmes cartes
Le berceau lève le voile, multiples sont les routes qu'il dévoile
Tant pis, on n'est pas nés sous la même étoile

Pourquoi fortune et infortune, pourquoi suis-je né
Les poches vides, pourquoi les siennes sont-elles pleines de thunes
Pourquoi j'ai vu mon père en cyclo partir travailler
Juste avant le sien en trois pièces gris et BMW

[...]

Lui a droit à des études poussées
Pourquoi j'ai pas assez d'argent pour acheter leurs livres et leurs cahiers
Pourquoi j'ai dû stopper les cours
Pourquoi lui n'avait pas de frère à nourrir, pourquoi j'ai *dealé* chaque jour

Pourquoi quand moi je plonge, lui passe sa thèse
Pourquoi les cages d'acier, les cages dorées agissent à leur aise
Son astre brillait plus que le mien sous la grande toile
Pourquoi ne suis-je pas né sous la même étoile ?

[...]

Tu te fixes sur le wagon, c'est la locomotive que tu manques
C'est pas la couleur, c'est le compte en banque
J'exprime mon avis, même si tout le monde s'en fiche
Je ne serais pas comme ça si j'avais vu la vie riche

Cet extrait d'une chanson de I AM reflète la réalité socio-économique des élèves qui fréquentent l'établissement dans lequel j'enseigne. C'est un lycée professionnel où beaucoup d'élèves « atterrissent » dans des sections le plus souvent non choisies. Cette réalité a été analysée dans l'étude menée par Gilles Kepel : *Banlieue de la République*, en 2011. Gilles Kepel a montré que « la figure la plus détestée par bon nombre de jeunes est celle de la conseillère d'orientation à la fin du collège. »^[2] En effet, l'orientation vers le lycée professionnel est vécue comme un échec. C'est une relégation et c'est la sanction la plus radicale de la non adaptation aux exigences de la société. C'est un frein à l'ascension sociale, dont l'école est un moyen pour les classes populaires. Dans ce contexte, mes élèves ont besoin de se réconcilier avec la société, les autres et l'école, pour dépasser ces représentations et reprendre espoir.

Apprendre, c'est aussi remplacer une représentation mentale par une autre, souvent porteuse de davantage de sens. Pour cela, il faut permettre à l'élève de chercher lui-même le sens des savoirs qu'on lui transmet. Cette recherche passe par le partage.

Partager

Qu'est-ce qu'un enseignant peut bien partager avec ses élèves, diraient certains ?

On part parfois du principe que pour être un bon prof, il faudrait être distant de ses élèves, se poser en figure d'autorité. Effectivement, le monde du travail est un monde contraignant et enfermante, où chacun a un rôle bien déterminé, où chacun répond à des exigences précises. Pour cela, l'enseignant doit transmettre des savoirs édictés dans des programmes au niveau national. Il peut cependant utiliser des méthodes pédagogiques qui lui sont propres. Et c'est là que le prof peut changer de posture. Ainsi, pour créer de nouvelles conditions d'apprentissage, qui ne soient pas seulement le reflet de la vie professionnelle, il doit faire « un pas de côté », et inviter l'élève à questionner ses propres apprentissages, leur finalité et leur utilité.

L'élève est apte à se nourrir de tout. La rencontre devient un des vecteurs de la transmission des savoirs. L'action pédagogique permet, selon la définition de Célestin Freinet : « [...] d'ouvrir l'école sur le monde, d'impliquer des partenaires extérieurs et de favoriser le travail en équipe en impliquant les élèves. [Elle a] pour objet d'aboutir à une réalisation concrète donnant lieu à une présentation dans ou hors de l'école : exposition, représentation, brochure ou journal scolaire ».^[3] C'est là que Romana Schmalisch et Robert Schlicht interviennent.

Workshop with the class 2C at Laboratoires d'Aubervilliers



De la rencontre et du hasard au projet pédagogique

J'ai rencontré Romana aux Laboratoires d'Aubervilliers, que je fréquente dans un cadre privé, en octobre 2013 lors d'une de ses performances. J'y ai croisé certains collègues qui avaient travaillé avec elle. J'ai pu en discuter avec elle. Le hasard a ensuite pris le relais. En effet, en janvier

2014, je la rencontre à nouveau mais cette fois-ci sur mon lieu de travail. Je la questionne sur son travail avec nos élèves, et elle m'invite à un échange avec une de mes classes. Proposition que j'accepte. Ainsi, au détour d'un couloir de mon établissement scolaire, je fais le pari que l'échange avec Romana et mes élèves permettrait ce pas de côté, indispensable à leur ouverture sur d'autres aspects du monde. Comme l'énoncent Jean-Pierre Bourreau et Michèle Sanchez « Installé à la marge du système scolaire, "l'extraordinaire du projet" côtoie "l'ordinaire de la classe" et de la "forme scolaire". Il s'agit dès lors de faire cohabiter, pour les élèves comme pour les enseignants, deux mondes scolaires, deux figures de l'apprendre, deux types de rapport au savoir. »^[4]

Il me fallait trouver des supports à utiliser en classe pour compléter le travail avec Romana et Robert. La thématique générale étant le travail, j'ai décidé de partir de textes littéraires traitant de cette question. L'un des textes qui s'imposait est le poème de Victor Hugo, *Mélantholia*^[5]:

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrît ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »
O servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait – c'est là son fruit le plus certain ! –
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Le va-et-vient entre la classe et les ateliers aux Laboratoires d'Aubervilliers permet aux élèves de dépasser leur crainte vis-à-vis de l'échec scolaire comme le formulent Jean-Pierre Bourreau et Michèle Sanchez : « Le temps de la réalisation d'un projet collectif est fait d'un enchevêtrement de temporalités de durées et d'orientations variables, d'allers-retours constants entre ce qui est en train de se faire (présent), ce qui a déjà été fait (passé) et ce qui reste à faire (futur) pour atteindre le but fixé. En permettant aux élèves de se "projeter" dans un futur pas trop lointain, à leur portée, la pédagogie de projet peut contribuer à donner de la valeur, de l'épaisseur au temps scolaire et à sortir les élèves du "présentisme" et de son corollaire, le fatalisme. »^[6] Ainsi d'après Edward Deci et Richard Ryan,^[7] la motivation est maximale quand l'élève réalise une activité pour le plaisir qu'elle lui procure et pour satisfaire sa curiosité. En effet, les ateliers avec Romana et Robert leur ont permis une expression plus libre, qui de retour en classe était questionnée avec enthousiasme.

Du bonheur au travail

Quatre ateliers ont eu lieu. Chacun d'eux a été l'occasion de casser les codes imposés par le système scolaire et de dépasser la relation traditionnelle prof-élève grâce à une implication collective dans les ateliers. Les textes des élèves produisent du sens et leur performance aussi. Ils disent les maux vécus. Ils expriment cette contrainte liée à l'école. Certains sont pessimistes, d'autres rêvent d'un avenir meilleur, mais chacun a pris la parole et s'est exprimé. Le pari est gagné pour moi car j'ai constaté qu'ils pouvaient dire le monde sans tabou et avec une grande perspicacité.

Travailler avec Romana et Robert m'a permis de partager un regard nouveau sur le travail avec mes élèves. Comme le dit un des personnages de *L'An 01* « On nous dit : le bonheur c'est le progrès, faites un pas en avant et c'est le progrès, mais ce n'est jamais le bonheur. Alors si on faisait un pas de côté, si on essayait autre chose, si on faisait un pas de côté, on verrait ce que l'on ne voit jamais ».

- 1 *L'an 01*, film de Jacques Doillon et Gédé (1973).
- 2 Gilles Kepel, *Banlieue de la République*, Ed. Gallimard, 2012.
- 3 <http://www.crdp-montpellier.fr/ressources/memoires/memoires/2003/a/3/03a3002/03a3002.pdf>
- 4 Jean-Pierre Bourreau et Michèle Sanchez, « L'éducation à l'autonomie », http://www.cahiers-pedagogiques.com/article.php3?id_article=2785&var_recherche=pedagogie+projet
- 5 Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre III (1856).
- 6 <http://www.cahiers-pedagogiques.com/L-education-a-l-autonomie>
- 7 Cité par Fabien Fenouillet et Alain Lieury, *Motivation et réussite scolaire*, Ed. Dunod, 2006.

Farida Gillot est enseignante de Français et d'Histoire au Lycée professionnel J.-P. Timbaud. Elle collabore régulièrement avec des artistes et des musiciens : comme récemment avec le projet « Le puzzle n'est pas un jeu solitaire » réalisé par Åbäke & Adva Zakai lors de leur résidence au Laboratoire d'Aubervilliers, ou bien avec le musicien Fantazio à La Dynamo de Banlieues Bleues à Pantin.

— Moi j'imaginai, on allait faire du *tuning* et tout ça.
 — Moi je pensais que c'était comme dans l'émission *Pimp My Ride*, tu sais, on métamorphose des voitures.
 — Toi tu vas finir en mettant des jantes.
 — Moi je voulais faire des tanks.
 — Moi c'est 50/50, je suis content d'apprendre la carrosserie, et je suis déçu de pas faire de *tuning*.
 — On apprend sur des jouets, c'est des jouets. Et y'a que des garçons, oui, c'est trop masculin.
 — Moi, je vais tout faire pour être acteur à Hollywood, là, mais c'est trop cher, l'école d'acteurs...
 — On a qu'à faire du théâtre, faire du théâtre, c'est gratuit.
 — J'sais pas, dans un garage, dans la carrosserie, après on se met à son compte, on commence déjà en tant que salarié, et après...
 — Chaque chose en son temps.
 — Moi j'ai une entreprise au bled, moi on m'a dit si j'ai le bac, on m'offre une entreprise au bled, au Congo.



— Ils ont pas de voiture là-bas.
 — Ils ont des charrettes.
 — En France, j'avais payer trop de choses, au bled, y'a pas d'assurance, je suis pas responsable.
 — Ton entreprise, elle va faire faillite.
 — Moi je vais être DJ à Ibiza.
 — Moi je veux être barman.
 — Moi je veux faire maçon.
 — Moi, je vais travailler dans un garage comme carrossier, à côté je vais ouvrir un studio d'enregistrement.
 — Pour les jeunes de la cité qui sont défavorisés... qui n'ont pas d'avenir.
 — Moi je vais être patron, comme directeur, je vais placer mon cousin, j'aurais, comment ça s'appelle, un PDG.
 — Moi je serai plus dans le métier acteur.
 — Ils vont t'arnaquer, tu vas voir.
 — Mais moi je serai acteur, j'aurais toujours de l'argent.
 — Moi, au pire, vous savez quoi, mon père il a deux entreprises...
 — Moi je vais faire comme les autres ils font, tu mets une vidéo sur Youtube, à la télé j'ai vu, 500 vues, ça te ramène de l'argent.
 — C'est pas 500, c'est 5000.
 — C'est 1000 vues.
 — Y'a Norman, Cyprien, j'ai vu, y'a des amateurs, ils passent sur M6, 106 minutes, ils touchent, des pubs, tout. J'ai fait une petite vidéo, mais j'l'ai pas mise sur Youtube, tout le monde a rigolé. Mon cousin, il l'a mis sur Youtube, il a eu 100 vues. J'l'ai mise sur Youtube, mais j'ai eu un message sur Gmail, c'était en anglais, j'ai rien compris.

— Dans la vie, faut avoir des rêves, nous aujourd'hui on a plus de facilités, on a des téléphones, parce que la génération d'avant, ils avaient pas ça, ni internet, avant c'était compliqué, il fallait des...
 — Des pistons.
 — Il fallait aller jouer des rôles, et on te disait t'es pris ou t'es pas pris, casting ! Y'a des stars ils chantent dans leur téléphone, ils deviennent des stars comme ça, regarde Justin Bieber.
 — Au fur et à mesure, y'aura des meilleurs chanteurs, et les anciens, ils descendent, y'a quelques anciens, ils arrivent encore à rester sur la ligne.
 — Quand je serai riche vous allez tous avoir le seum, je viens, j'achète cette maison, j'te dis, tu sors.
 — Quand on est riche, et que tu meurs, tu vas pas monter au ciel avec ton argent. Pour lui, l'argent, c'est le mal, il veut faire le mal, il veut racheter les maisons des gens pour les mettre dehors. Il est fou, s'il est riche, il devient fou.
 — S'il n'y avait pas d'argent, je voyagerai en première classe.
 — J'ferai un truc que j'aurais envie de me lever pour le faire, j'sais pas, beaucoup de choses, la danse.
 — Ben, forcément, j'le fais pas, parce que y'a des choses qui payent plus, faut trouver des choses qui payent plus.
 — Quand on fait une chose, il faut le faire bien, tu bosses dans un garage, tu fais deux-trois trucs à côté, maximum, faut se donner les moyens, faut tout donner.
 — C'est de la chance aussi, t'es la fille à Beyoncé, tu fais ce que tu veux.

— J'ai remarqué que la plupart des stars, elles reviennent toujours de loin, de la pauvreté, la majorité, 70% des stars.
 — Toi si tu gagnes au loto, t'achètes des Ferrari.
 — Quand t'as pas d'argent tu rêves beaucoup.
 — Moi j'ai acheté une veste à 500 euros, celle-là, elle vaut 200 euros, c'est rien, c'est rien. Mais je sais qu'elle est fabriquée par des petits Chinois.
 — Ah oui, si, ils devraient être mieux payés.
 — Oui, c'est ça, sinon c'est de l'esclavage moderne.
 — Bah oui, il gagne rien le petit Chinois.
 — Oui, mais bon c'est comme ça. S'il y a une grande marge, c'est comme là, regardez, par exemple, les riches, ils font rien pour nous, la classe juste en-dessous, la classe juste en-dessous, elle fait rien pour les gens plus bas, tout le monde est égoïste.
 — Ben justement, c'est pas humain, mais on peut presque rien y faire, ça fait pas plaisir à dire, mais voilà. Y'a des gens ils font mine de dire c'est pas bien, mais ils font rien.
 — Mais tout ça. C'est l'État.
 — Nan vous avez vu, le peuple, ils ont réussi à mettre à genoux leur président, Kadhafi, il était puissant, ils l'ont tué avec des coups de poing, ils l'ont tabassé.
 — Ouais souvent, les riches, ce sont leurs ancêtres qui leur ont laissé la fortune.
 — Et ça, c'est pas lié à une qualité.
 — C'est ce que j'ai dit, c'est de la chance.
 — J'suis intéressé moi, par la science-fiction, comme Warner Bros.





- The way I imagined it, we were going to be pimping out cars and stuff.
- I thought it'd be like in that show, *Pimp My Ride*, you know, overhauling cars completely.
- You'll end up putting on rims.
- I wanted to make 'em into tanks.
- For me it's half and half, I'm glad I'm learning bodywork and I'm disappointed I'm not restoring cars.
- We learn on toys, they're toys. And it's all boys, yeah, it's too masculine.
- I'm going to do everything I can to become an actor in Hollywood, but the acting school is too expensive ...
- We should just do theatre, doing theatre is free.
- I dunno, in a garage, in the bodywork shop, after that you start working for yourself, you start as an employee and then ... one thing at a time.
- I've got a business back in the country, and they told me if I got my secondary school degree, they'd give me a business back in the country, in Congo.
- They don't have cars there.
- They have carts.
- In France, I'll have to pay for too much stuff, in the country there's no insurance, I'm not responsible.
- Your business is gonna go under.
- I'm gonna be a DJ in Ibiza.
- I wanna be a bartender.
- I want to be a bricklayer.
- I'm going to work in a garage doing bodywork and then on the side, I'll open a recording studio.
- For underprivileged young people in the 'hood ... who have no future.
- I want to be a business leader, like the president, I'll get my cousin a job, I'll have what do you call it, a CEO, I'll be on the acting side of things.
- They'll rip you off, you'll see.
- But I'll be an actor, I'll always have money.
- If worst comes to worst, you know, my dad has two businesses ...
- I'm gonna do what everybody else does, you put a video on Youtube, I saw it on the television, 500 views that brings in money.
- Not 500, 5000.
- It's a thousand views.
- There's Norman, Cyprien, I've seen 'em, they're just amateurs, on the television now, they get paid, advertising, everything. I made a little video, but I didn't put it on Youtube, everybody laughed. My cousin put it on Youtube, it got 100 views. I put it on Youtube, but I got a message, on Gmail, it was in English, I didn't understand a thing.
- You have to have dreams in life, everything's so easy for us now, we have telephones, because the generations before us, they didn't have that, or internet, it was hard, you had to have ...
- String-pullers.

- You had to go play these roles and then they said you're in or you're not, casting! There are stars who just sing into their telephones and get to be stars, look at Justin Bieber.
- If it keeps up, there'll be thousands of singers, and the old ones will be falling, a few old ones still manage to stay on top.
- When I'm rich, you'll all be green, I'll show up, I'm buying this house and I'm telling you to get out.
- When you're rich, when you die, you're not going up (to heaven) with your money. For him, money is evil, he wants to do evil with it, wants to buy people's houses (and kick them out). He's crazy, if he gets rich, he'll go crazy.
- If there's no money, I'll fly first class.
- I'll do something that makes me want to get out of bed every day, I don't know, lots of stuff, dance.
- Well, sure, I don't do it, because there are other things that pay more, you have to find what pays more.
- When you do something, you have to do it right, you work in a garage, you can do two or three other things, max, you have to give yourself the chance to succeed, you have to give your all.
- There's luck, too, if you're Beyoncé's girl, you can do whatever you want.
- I noticed that most stars, they start from pretty low, poverty, the majority, 70% of stars.
- If you win (the lottery), you buy a Ferrari. When you don't have money, you think about it a lot.
- I bought a 500 euro coat, this one is worth 200 euros, that's nothing, nothing. But I know it's made by poor Chinese.
- Oh yeah, they should be paid better.
- Yeah, otherwise it's modern-day slavery.
- Sure, Chinese workers don't earn anything.
- Yeah, but hey that's how it goes. If there's a big gap, that's how it is. Look at rich folks for example, they don't do anything for us the class just below them. The class just below, they don't do anything for the folks below them. Everybody's selfish.
- Well, it's not generous, but you can't really do anything, it's not nice to say it, but that's how it is. Lots of people say it's not right, but they don't do anything.
- All of that, it's the State.
- Nah, man, you saw it, the people managed to bring down their president, Gaddafi, he was powerful, they killed him with their fists, they beat him up.
- Yeah, lotsa rich people had their fortunes left to 'em by their ancestors.
- And it doesn't have to do with skill.
- That's what I said, it's just luck.
- I'm interested in science fiction, Warner Bros. Pictures.



You must imagine the human being as a labourer. Through the productive expenditure of their brain, muscle, nerve, hand, etc., they realise themselves in their products. The concrete fruit of their labour is insignificant here, however, it is nothing but abstract labour that counts.

As an object of exchange, labour power, also known under the nobler name of human capital, is the source of revenue both for those who exert it as well as for those who hire it. It would therefore seem that in the current state of affairs, the capacity to work is an indispensable talent, whose acquisition has to be promoted and demanded. By the maintenance of the acquirer during his education, study, or apprenticeship, this attainment always costs a real expense, which is a capital fixed and realised, as it were, in his person. This talent, as it makes a part of his fortune, so does it likewise of that of the society to which he belongs. The improved dexterity of a labourer may be considered in the same light as a machine or instrument of trade which facilitates and abridges labour, and which, though it costs a certain expense, repays that expense with a profit.

It is not only that a man is a man, but he can also be transformed into a labourer, and be it by being disassembled and reassembled like a car, to be, after having undergone a final quality check, released to circulation.



Il faut imaginer l'être humain tel un travailleur. Via les dépenses, productives, de son cerveau, muscle, nerf, main etc., il se réalise dans ce qu'il produit. Pourtant le fruit concret de son travail importe peu, il n'y a que le travail abstrait qui compte.

Tel un objet d'échange, la force de travail, aussi connue sous le plus noble nom de « capital humain », est la source de revenu à la fois pour celui qui l'exerce et pour celui qui l'emploie. Il apparaît ainsi que dans l'état actuel des choses, l'aptitude à travailler soit un talent indispensable. Exigence rime avec encouragement. Cet entretien de l'acquéreur tout au long de son éducation, de ses études, ou de son apprentissage, cet accomplissement coûte toujours un certain prix, qui est un capital fixe et réalisé, incarné en sa personne. Ce talent est une ressource personnelle rendue disponible pour la société à laquelle il appartient. La dextérité accrue d'un travailleur pourrait être considérée de la même manière qu'une machine ou un outil d'échange qui facilite et abrège le travail, et qui, bien que ça constitue une certaine dépense, compense cette dépense par le profit. Ce n'est pas simplement qu'un homme est un homme, il peut aussi être transformé en un travailleur, qui pourrait être démonté et remonté comme une voiture, avant d'être, après un dernier contrôle-qualité, remis en circulation.





The Choreography of Labour #4 / La Chorégraphie du travail #4

Conception, réalisation, camera, montage :
Romana Schmalisch/Robert Schlicht

On stage / Sur scène :

Clara Gensburger
Farida Gillot
Gloria Maso
Jean-Marc Piquemal
Robert Schlicht
Romana Schmalisch
Mathilde Villeneuve

Cameraman :
Nicolas Sburlati

Photographer / Photographe :
Ouidade Soussi-Chiadmi

Technicians / Technique :
Amaury Seval
Ève Chabanon

Sound / Son
Fabien Courtois

In the videos / Dans les vidéos :

Cecilia Alves de Oliveira
and the trainees at / et les stagiaires de
Biorythme, Choisy-le-Roi

Dominique de Leseleuc
and the trainees at / et les stagiaires de
l'UGECAM/CRP, Aubervilliers

Farida Gillot
Fabien Chapuis
and the pupils at / et les élèves du
Lycée Jean-Pierre Timbaud, Aubervilliers

Frédéric Djerbi
Rakia Gillot
Gloria Maso
Jean-Marc Piquemal
Robert Schlicht
Romana Schmalisch

Texts of the / Textes de la performance :

p. 4/5: transcript of discussions in a workshop
with the class 2C from the / transcription d'une
discussion lors d'un workshop avec la classe 2C
du Lycée Jean-Pierre Timbaud, Aubervilliers; per-
formed by / interprété par Gloria Maso

p. 10/11: based on instructions given in a training
course at / basé sur les instructions données lors
d'une formation à Biorythme, Choisy-le-Roi; per-
formed by / interprété par Romana Schmalisch

p. 16/17: based on conversations between the
participants of a creative course at / basé sur une
conversation entre les participants d'un atelier
créatif réalisé à UGECAM/CRP, Aubervilliers;
performed by / interprété par Farida Gillot

p. 20/21: transcript of discussions in a workshop
with the class 2C from the / transcription d'une
discussion lors d'un workshop avec la classe 2C
du Lycée Jean-Pierre Timbaud, Aubervilliers; per-
formed by / interprété par Jean-Marc Piquemal

p. 10/14/15/22 (on black/sur noir): comments
performed by / commentaires interprétés par
Robert Schlicht, consecutive interpretation by /
traduction consécutive par Mathilde Villeneuve





Cette publication est le troisième numéro d'un projet éditorial réalisé par l'artiste Romana Schmalisch avec Robert Schlicht, dans le cadre de sa résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2013/2014. Elle est conçue telle une interface publique pour mettre en partage sa recherche.

This publication is the third issue of an editorial project by the artist Romana Schmalisch with Robert Schlicht in the context of her residency at Les Laboratoires d'Aubervilliers in 2013/2014. It is conceived as a public interface to share her research.

Les Laboratoires d'Aubervilliers sont une association régie par la loi 1901, subventionnée par la Ville d'Aubervilliers, le Conseil général de la Seine Saint-Denis, le Conseil régional d'Île-de-France, la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France – Ministère de la culture et de la communication. Les Laboratoires sont membre de Tram réseau art contemporain Paris/Île-de France et membre fondateur du réseau international Cluster.

Les Laboratoires d'Aubervilliers is a not-for-profit association underwritten by the Ville d'Aubervilliers, the Département de la Seine-Saint-Denis, the Conseil régional d'Île-de-France, the Ministère de la Culture et de la Communication (Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France). Les Laboratoires is a member of Tram, contemporary art network, Paris/Île-de-France and a funding member of Cluster, an international art venues network.

Conseil d'administration / Board :
Xavier Le Roy (président), Bertrand Salanon (trésorier), Loïc Touzé (vice-président), Corinne Diserens, Jennifer Lacey, Julie Perrin, Jean-Pierre Rehm

Direction Collégiale / Codirection :
Alexandra Baudelot, Dora García, Mathilde Villeneuve

Equipe permanente / Staff :

Ingrid Amaro (coordination La Semeuse), Barbara Coffy (administration), Ève Chabanon (chargée des éditions), Clara Gensburger (coordination des projets), Pauline Hurel (accueil et relations avec les publics), Ariane Leblanc (assistante communication et mécénat), Anne Millet (communication et relations presse), Sorana Munteanu (attachée à l'administration), Eric Rouquette (comptabilité), Margot Salles (documentation), Amaury Seval (technique)

Auteurs / Authors

Farida Gillot, Robert Schlicht, Romana Schmalisch

Coordination éditoriale / Editorial coordination
Ève Chabanon, Mathilde Villeneuve

Traduction en anglais / Translation to English

Kate Davis ("*At last we'll be able to!*", *The Choreography of Labour*)

Traduction en français / Translation to French

Nicolas Vieillescazes (*Le Mouvement de l'argent*)
Les Laboratoires

Relecture / Proofreading

Anne Millet (français) / Kate Davis (English)

Design graphique / Graphic design

Gimpelfisch

Impression / Printing

Imprimé en 700 exemplaires par l'imprimerie municipale d'Aubervilliers

Remerciements à / Thanks to

AFPA, Stains (et plus particulièrement à / in particular Maryvonne Breuil et Frédéric Djerbi), Biorythme, Montreuil (et plus particulièrement à / in particular Mme et Mr Alves de Oliveira), UGECAM/CRP, Aubervilliers (et plus particulièrement à / in particular Dominique de Leseleuc), Lycée Jean-Pierre Timbaud, Aubervilliers (et plus

particulièrement à / in particular Fabien Chapuis, Cécile Fort, Farida Gillot and the pupils of the class 2C / et les élèves de la classe 2C), Ève Chabanon, Laurent Gillot, Gloria Maso, Anne Millet, Jean-Marc Piquemal, Ouidade Soussi-Chiadmi.

Remerciement spécial à / Special thanks to
Clara Gensburger, Farida Gillot, Mathilde Villeneuve

Toutes les photos de la performance « Chorégraphie du travail #4 », 21 mars 2014, Les Laboratoires d'Aubervilliers, par / All documentation images of the performance "The Choreography of Labour #4", 21 March 2014, Les Laboratoires d'Aubervilliers, courtesy of © Ouidade Soussi-Chiadmi (covers / couvertures, 2-4, 10-17, 20-23)

Photos et captures de films supplémentaires / Additional photos and film stills: Romana Schmalisch/Robert Schlicht (5, 10, 11, 16-21)

Credits: Swiss National Bank (6, 7); RIA Novosti archive, image #978776 / Alexey Kudenko / CC-BY-SA 3.0 (7)

Tous droits réservés aux auteurs / All rights reserved to the authors.

Dépôt légal / Registration of Copyright
septembre 2014

Projet réalisé avec le soutien du Goethe Institut, du Département de la Seine-Saint-Denis, et de Khiasma / Project realised with the support of the Goethe Institut, the Département de la Seine-Saint-Denis and Khiasma.

LES LABORATOIRES tel.:+33(0)153561590
41 RUE LECUYER-93300 AUBERVILLIERS-FRANCE fax:+33(0)153561599
www.leslaboratoires.org
info@leslaboratoires.org **D'AUBERVILLIERS**